N° 4442 86ME ANNÉE

21 Avril 1928

AVEC CE NUMÉRO
La Petite Illustration
CONTENANT
MADEMOISELLE DE MILLY
ROMAN
par ALBÉRIC CAHUET
(PREMIÈRE PARTIE)

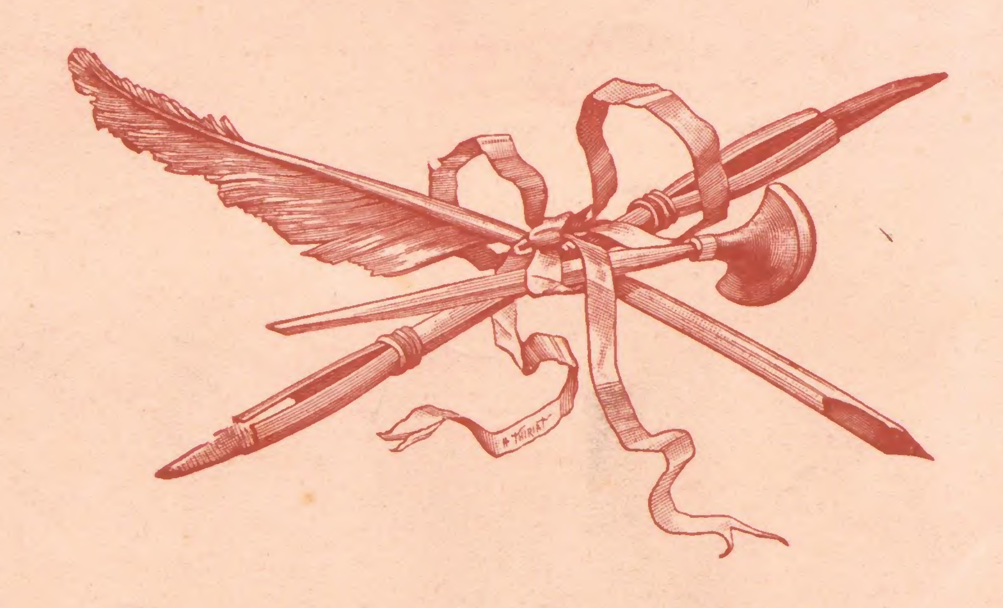
PRIX DE CE NUMÉRO :
(avec le supplement-roman)
FRANCE ET COLONIES FRANÇAISES
4 Francs

ÉTRANGER
Le prix de France majoré des frais de port.

L'ILLUSTRATION

JOURNAL UNIVERSEL

HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS

FRANCE ET COLONIES FRANÇAISES :

Un An. . . . 175 fr. — 6 mois. . . . 90 fr. — 3 mois. . . . 46 fr.

Règlement par mandats, chèques postaux (compte 2.101, Paris) ou chèques à l'ordre de L'Illustration sur une banque de Paris.

ETRANGER :

Prix établis dans la monnaie nationale ou usuelle de chaque pays et basés sur les frais d'affranchissement variant suivant les pays destinataires.

Voir à la page 2 de cette couverture les tarifs et modes de règlement.

Les abonnements partent du 1er de chaque mois.

Les demandes de renouvellement doivent être accompagnées d'une bande.
Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées d'une bande et de la somme de UN franc en timbres-poste.

TÉLÉPHONE : TRUDAINE 82-54 ; 82-55 ; 82-56

13, Rue Saint-Georges,

PARIS (9e)

TARIFS D'ABONNEMENT POUR L'ETRANGER :

I. — PAYS OU LES TARIFS POSTAUX ONT ÉTÉ DOUBLÉS EN APPLICATION DE LA CONVENTION DE STOCKHOLM

Règlement par chèques à l'ordre de L'Illustration *sur Paris, Londres, New-York ou toute banque du pays du tireur, et, pour les Colonies, par chèques sur leur Métropole.*

Pays	Monnaies	Un an	6 mois	3 mois
Angleterre et ses colonies et Dominions, Canada excepté	Liv. sterl.	3.2/0	1.12/0	0.16/6
Danemark	Couronnes	56.00	29.00	15.00

Pays	Monnaies	Un an	6 mois	3 mois
Dantzig	Florins	79.00	41.00	21.00
Etats-Unis	Dollars	15.00	7.75	4.00
Erythrée	Lire	345.00	179.00	92.00
Colonies hollandaises	Florins	37.00	19.00	10.00

Pays	Monnaies	Un an	6 mois	3 mois
Norvège	Couronnes	58.00	30.00	15.50
Palestine	Liv. égyp.	3.00	1.60	0.85
Suède	Couronnes	56.00	29.00	15.00

Pour tous les pays non mentionnés dans le tableau ci-dessus ou dans celui qui suit et dont les monnaies nationales n'ont pu être adoptées par suite de difficultés d'encaissement : *paiement en livres ou en dollars, au gré du souscripteur, à raison de :* Un an, £ 3.2/ ou $ 15.00. — 6 mois, £ 1.12/ ou $ 7.75. — 3 mois, £ 0.16/6 ou $ 4.00.

II. — PAYS ACCORDANT AUX JOURNAUX UNE RÉDUCTION D'AFFRANCHISSEMENT DE 50 o/o

Règlement par chèques à l'ordre de L'Illustration *sur Paris, Londres, New-York ou sur la banque habituelle du tireur dans son pays.*

Pays	Monnaies	Un an	6 mois	3 mois
Albanie	Lire	265.00	136.00	69.00
Allemagne	Mark	48.00	24.50	12.50
Argentine	Piastres-papier	27.00	14.00	7.25
Autriche	Schillings	81.00	42.00	21.50
Brésil	Milreis	98.000	50.000	25.500
Bulgarie	Leva	1.600.00	820.00	417.00
Canada	Doll. can.	11.50	5.90	3.00
Chili	Pesos	94.00	48.00	24.50
Colombie	Dollars	11.50	5.90	3.00
Egypte	Liv. égyp.	2.30	1.20	0.65
Equateur	Dollars	11.50	5.90	3.00
Esthonie	Mark	4.740.00	2.432.00	1.236.00
Finlande	Mark	458.00	235.00	119.00
Grèce	Drachmes	890.00	457.00	232.00

Pays	Monnaies	Un an	6 mois	3 mois
Hollande	Florins	28.50	14.50	7.50
Hongrie	Pengoe	65.50	33.50	17.25
Lettonie	Lats	60.00	31.50	16.00
Lithuanie	Litas	120.00	61.50	31.25
Mexique	Pesos	23.00	12.00	6.50
Pologne (1)	Zlotys	100.00	51.50	26.25
Roumanie	Lei	2.000.00	1026.00	522.00
Tchécoslovaquie	Couronnes	388.00	199.00	101.00
Turquie	Liv. turq.	22.50	11.50	6.00
U. R. S. S. (Russie)	Dollars	11.50	5.90	3.00
Uruguay	Pesos	11.50	5.90	3.00
Venezuela	Dollars	11.50	5.90	3.00
Yougoslavie	Dinars	650.00	330.00	170.00

Règlement par chèques sur Paris, Londres, New-York ou, pour les Colonies, sur leur Métropole.

Pays	Monnaies	Un an	6 mois	3 mois
Afrique du Sud (Union)	Liv. sterl.	2.7/	1.4/	0.12/4
Congo belge	Fr. belges	413.00	212.00	107.50
Cuba	Dollars	11.50	5.90	3.00
Ethiopie	Fr. franç.	287.00	147.00	75.00
Guatémala	Dollars	11.50	5.90	3.00
Haïti	Dollars	11.50	5.90	3.00
Libéria	Dollars	11.50	5.90	3.00
Maroc espagnol	Pesetas	68.00	35.00	18.00
Paraguay	Dollars	11.50	5.90	3.00
Colonies portugaises	Escudos	225.00	115.00	58.50
Perse	Fr. franç.	287.00	147.00	75.00
Salvador	Dollars	11.50	5.90	3.00
Terre-Neuve	Liv. sterl.	2.7/	1.4/	0.12/4

L'Illustration accepte aussi, pour tous pays, le règlement en livres ou en dollars sur Paris, Londres ou New-York aux prix ci-après suivant le cas :

PAYS OU L'AFFRANCHISSEMENT A ÉTÉ DOUBLÉ :
Un an, £ 3.2/ ou 15.00 ; 6 mois, £ 1.12/ ou $ 7.75 ; 3 mois, £ 0.16/6 ou $ 4.00.

PAYS ACCORDANT AUX JOURNAUX LE TARIF POSTAL REDUIT
Un an, £ 2.7/ ou $ 11.50 ; 6 mois, £ 1.4/ ou $ 5.90 ; 3 mois, £ 0.12/4 ou $ 3.00

III. — PAYS LIMITROPHES

BELGIQUE :
Un an, 295 francs belges ; 6 mois, 152 fr. b. ; 3 mois, 77 fr. b. 50.

ESPAGNE :
Un an, pesetas 60.00 ; 6 mois, pes. 31.00 ; 3 mois, pes. 16.00.

LUXEMBOURG :
Un an, 288 francs belges ; 6 mois, 148 fr. b. ; 3 mois, 75 fr. b. 50.

ITALIE :
Un an, lire 215.00 ; 6 mois, lire 110.50 ; 3 mois, lire 56.50.

PORTUGAL :
Un an, escudos 198.00 ; 6 mois, esc. 102.00 ; 3 mois, esc 52.50.

SUISSE (2) :
Un an, 55 francs suisses ; 6 mois, 29 fr. s. ; 3 mois, 15 fr. s.

PRINCIPAUTÉ DE MONACO : Tarif français.

(1) Possibilité de règlement par chèque postal polonais : PKO Varsovie Nr 14.390

(2) Possibilité de règlement par chèque postal suisse : compte IVB 557, La Chaux-de-Fonds.

LES CROQUIS DE LA SEMAINE, par Henriot.

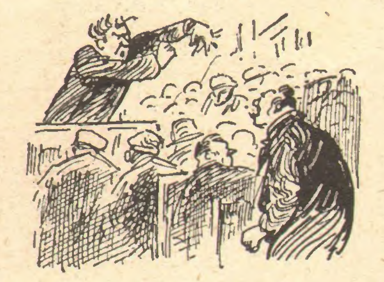
Voir la suite des "Croquis de la Semaine" page VI des annonces.



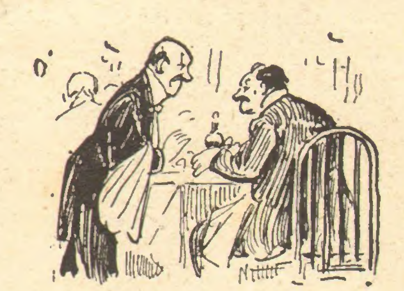
— Vous aussi, vous voyagez pour affaires ?
— Non... pour mon plaisir.
— Faut-il que vous soyez riche !
— Pas du tout... j'ai un permis.



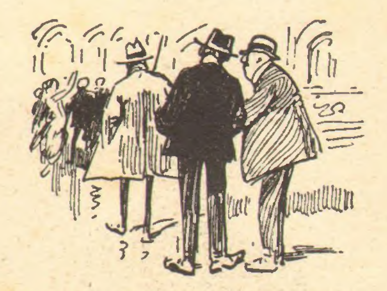
— Eh bien, monsieur le juge, avez-vous enfin découvert l'assassin ?
— Pas encore... Jusqu'à présent il a préféré conserver l'incognito...



— Et comme jadis on fit crouler les murailles de Jéricho, nous ferons crouler le mur d'argent !!!
— Ousqu'elle est, ta trompette ?



— Qu'est-ce qu'il y a dans votre croustade de marcassin à la suédoise ? On dirait du veau...
— Monsieur a le bec fin... c'en est !



— Ce monsieur qu'on voit dans toutes les boîtes de nuit ?
— Un Américain qui appelle cela « faire le tour du demi-monde en 80 jours ».

AVIS DIVERS

Préciser les adresses.

Nous continuons à recevoir de nombreuses lettres avec un ou plusieurs jours de retard, parce que la suscription en est imparfaite ou insuffisante. La correspondance destinée à *L'Illustration* doit être adressée 13, rue Saint-Georges, Paris (9e). Il est indispensable de préciser le numéro, pour éviter une confusion avec notre filiale technique, *L'Illustration Economique et Financière*, qui a maintenant aussi ses bureaux rue Saint-Georges. Nous recommandons de même à ses correspondants de ne pas manquer de spécifier son numéro, le n° 7. Car souvent nous devons faire porter à notre filiale des plis qui nous ont été remis et qui lui sont destinés.

Méthodes recommandées d'envois de fonds.

Pour les renouvellements d'abonnement ou les règlements de compte, l'utilisation de la formule de chèque postal jointe à l'avis d'expiration de l'abonnement ou, suivant le cas, à nos relevés ou factures, constitue la meilleure manière d'opérer.

Pour les commandes urgentes émanant de personnes qui ne sont pas titulaires d'un compte courant, nous conseillons l'emploi du mandat-poste ordinaire sur lequel il suffit de faire ajouter la mention : "*Compte courant postal Paris 2.101*", pour bénéficier du tarif des chèques postaux.

Ce mandat étant joint à la lettre évite les retards de trois ou quatre jours, inhérents aux versements opérés par mandat-carte ou chèque postal, et permet ainsi l'exécution immédiate de la commande.

Enfin, nous demandons instamment à ceux de nos correspondants qui emploient les chèques postaux, les virements postaux et les mandats-cartes de ne pas manquer de nous préciser leurs ordres et l'objet du versement effectué, en utilisant à cet effet la partie prévue pour la correspondance au talon des formules réglementaires.

Ces recommandations sont faites dans l'intérêt de nos correspondants, puisqu'elles ont pour but de mettre nos services en état de donner plus rapidement satisfaction aux ordres reçus.

Insertion d'espèces dans la correspondance.

Ce moyen irrégulier et dangereux d'opérer un versement est rigoureusement à éviter. Non seulement, il expose à des sanctions, aux termes de la loi du 4 juin 1859, article 9, 2e alinéa, qui frappe d'une amende de 50 à 500 francs "l'insertion dans une lettre non chargée ou non recommandée de billets de banque ou de valeurs payables au porteur, ou même de mandats-poste non revêtus du nom du bénéficiaire". Mais, en outre, il prive l'expéditeur de toute garantie. On se rend compte, en effet, après avoir lu les dispositions qui précèdent, que toute réclamation pour une perte subie ne pourrait que tourner à la confusion de son auteur.

Notre carton protecteur.

Les objections faites par l'Administration des Postes aux conditions d'envoi que nous avions primitivement envisagées ne nous permettent pas de maintenir le prix de 15 francs franco de port pour l'expédition, dans tous les pays étrangers indistinctement, de notre carton protecteur autrefois réservé aux cafés, hôtels et établissements publics et que nous mettons maintenant à la disposition de tous ceux qui nous le demandent, comme nous l'avons fait récemment connaître. Ce tarif ne pourra continuer à être appliqué qu'aux seuls pays limitrophes. Pour tous les autres, le carton sera cédé à 7 fr. 50, *port en plus*. Les frais de port s'élèveront au montant d'un colis postal de 1 ou de 5 kilos, suivant les pays destinataires. En conséquence, le barème suivant sera désormais en vigueur :

France et colonies françaises. 10 francs, franco de port.
Pays limitrophes : Belgique, Luxembourg, Suisse, Italie, Espagne .. .. .. 15 francs, franco de port.
Tous autres pays étrangers. 7 fr. 50, port en plus.

Nous rappelons que les prix ci-dessus sont sensiblement au-dessous de la valeur marchande du carton et ne représentent qu'une participation à nos frais d'établissement de celui-ci.

Avec ce numéro, LA PETITE ILLUSTRATION contenant
la première partie de notre nouveau roman : MADEMOISELLE DE MILLY, par M. Alberic Cahuet.

L'ILLUSTRATION

RENÉ BASCHET, directeur. | SAMEDI 21 AVRIL 1928 | *86e Année. — No 4442.* | Gaston SORBETS, rédacteur en chef.



DES AILES SUR PARIS. — L'avion de Costes et Le Brix, et son escorte, au-dessus de la place de l'Opéra.

Venant du Japon en moins de sept jours, le *Nungesser-Coli* (isolé, à gauche) traverse le ciel parisien, le 14 avril, escorté par une escadrille envoyée du Bourget à sa rencontre.

Photographie (de M. Mourlevat) prise à 6 heures du soir. — Au premier plan, le fronton de notre Académie nationale de musique et le groupe de « la Poésie », par Gumery

Voir la page en couleurs, l'article, la carte, les plans et les autres photographies pages 386 à 390.

ENTRE LE PASSÉ ET L'AVENIR

RÉFLEXIONS SUR UNE AGONIE

Le diplomate que le sort avait choisi pour représenter la Belgique en Allemagne quand la guerre mondiale éclata, le baron Beyens, a, lui aussi, publié dans la *Revue des Deux Mondes* ses intéressants souvenirs de Berlin. Sa mission diplomatique dura deux ans, de 1912 à 1914. C'est donc l'agonie de l'Allemagne impériale qu'il a vue et qu'il a décrite : la plus étrange des agonies, sur laquelle on ne réfléchira jamais assez, car elle se présenta aux yeux éblouis du monde sous les aspects d'un vertigineux triomphe.

Ce qu'était l'Allemagne de 1912 et de 1913, qui de nous pourra jamais l'oublier ? Suprématie militaire, suprématie politique, suprématie industrielle, suprématie intellectuelle ; aucun fleuron ne semblait manquer à sa couronne. Si l'Angleterre était encore la plus forte sur mer, l'Allemagne était devenue, en moins de vingt ans, la seconde puissance navale du monde. Sa population se multipliait avec sa richesse ; la solidité de son gouvernement semblait défier toutes les épreuves. Même dans la démocratie américaine, — j'avais pu le constater pendant mon voyage aux Etats-Unis, en 1909, — l'Empire allemand était l'Etat de l'Europe le plus admiré par l'élite et par la foule.

Et pourtant le régime agonisait. Pourquoi? Quelle était la faiblesse cachée du géant?

⁂

« ... Et une ombre de dédain passa sur le visage de ce chef irresponsable d'un gouvernement qui n'avait rien de parlementaire, pour les députés... » C'est ainsi que le baron Beyens nous décrit M. de Bethmann-Hollweg, le chancelier de l'Empire, tel qu'il le vit quand il lui fit sa première visite. C'est à propos du Reichstag, de ses faiblesses, des embarras qu'il créait au gouvernement, des difficultés qui troublaient les autres Etats, que le premier collaborateur de Guillaume II montra, sans parler, son dédain pour les parlements et le parlementarisme. Ceux qui ont connu de grands personnages de l'Allemagne impériale déchiffreront sans difficulté la pensée qui se cachait sous ce silence hautain et peu énigmatique : « Nous avons, nous aussi — hélas! — un Parlement, voulait dire le successeur de Bismarck, mais au moins nous ne sommes pas, comme la France et l'Angleterre, un Etat parlementaire. Et que Dieu en soit remercié! »

A son point de vue et d'après les idées alors répandues un peu partout, le chancelier de l'Empire avait raison. Le sentiment de dédain qu'il exprimait était général, à cette époque, dans les classes supérieures et dans les classes intellectuelles de toute l'Europe, l'Angleterre peut-être exceptée. L'Allemagne était admirée par le monde entier parce qu'elle semblait avoir résolu un problème insoluble : donner au pays le suffrage universel, les institutions représentatives, les libertés publiques sans diminuer le pouvoir reconnu à la monarchie et les privilèges garantis à la noblesse par l'ancien régime. L'empereur d'Allemagne et roi de Prusse était aussi puissant que le tsar de Russie, mais il n'était pas un despote ; il avait gardé les pouvoirs essentiels du souverain absolu : le commandement de l'armée, la direction de la politique étrangère, le droit exclusif de nommer et de révoquer les ministres, sans réduire son peuple à l'esclavage.

Qui, toutefois, était parvenu à réaliser ce que n'avait pu faire, en France, la monarchie légitime de Louis XVIII et de Charles X ? Bismarck, en faisant prendre au roi de Prusse l'initiative et la responsabilité des guerres de 1866 et de 1870. Si l'Empire allemand fondé en 1871 avait un Reichstag nommé par le suffrage universel, la dynastie des Hohenzollern, grandie par le prestige des victoires, soutenue par une armée formidable, liée par un traité d'alliance aux Cours de Vienne et de Rome, admirée comme un modèle à Saint-Pétersbourg et dans toutes les petites Cours, était devenue la colonne centrale d'un système européen d'influences et d'intérêts qui soutenait en toute l'Europe ce qui restait encore de l'ancien régime.

Formidable barrage, ce système arrêta, de 1870 à 1914, non seulement en Allemagne mais dans toute l'Europe, le mouvement démocratique déclenché par la révolution de 1848; et l'homme qui l'avait construit devint le prophète et le guide de tous ceux que 1848 avait fait trembler. On pensait qu'avec ce qui pouvait encore être sauvé de l'ancien régime, il avait sauvegardé l'ordre et la civilisation. Avec quelle envie l'Europe n'a-t-elle pas vu, en Allemagne, pendant plus de quarante ans, le flot socialiste, grossissant d'une génération à l'autre, venir se briser aux pieds de cette digue; les partis démocratiques et l'Eglise catholique s'incliner devant le pouvoir du roi-empereur; le Parlement se contenter d'un rôle subordonné de contrôleur et de législateur!

Il y avait donc encore, en Europe, un grand pays où le pouvoir exécutif et la direction suprême de l'Etat restaient indépendants de la volonté du peuple exprimée par les assemblées représentatives des Etats particuliers et de l'Empire! Le système semblait si solide qu'on eût passé pour fou en imaginant la possibilité d'une catastrophe imminente. La comparaison avec les régimes parlementaires qui l'environnaient le rehaussait chaque jour davantage dans l'estime générale, ainsi que M. de Bethmann-Hollweg l'avait fait comprendre au baron Beyens.

Le système avait pourtant une faiblesse qui a annulé à la fin tous ses mérites : il reconnaissait à un petit nombre de personnes le privilège héréditaire d'un pouvoir indiscutable et exempt de contrôle. Malgré les services qu'il lui rendait, ce pouvoir privilégié répugnait à la conscience du peuple allemand, comme, depuis le dix-huitième siècle, tous les pouvoirs privilégiés ont semblé contraires à la justice et à la raison à tous les peuples de l'Europe et de l'Amérique.

Les étrangers qui voyageaient en Allemagne avant 1914 étaient frappés par une contradiction que le baron Beyens analyse aussi dans ses souvenirs. Ils y arrivaient croyant trouver un peuple heureux de sa force, de sa richesse, de sa gloire, de son prestige, du gouvernement que le monde lui enviait. Ils voyaient un peuple mécontent et irritable qui se plaignait d'être encerclé et menacé; qui accusait son gouvernement de faiblesse et d'incapacité; qui murmurait contre l'empereur, caricature dégénérée d'un glorieux aïeul!

Cette sévérité n'était qu'une manifestation indirecte de la répugnance populaire à l'égard d'un pouvoir privilégié. Le peuple obéissait sans résistance et même sans trop de mauvaise humeur. Mais, comme il jugeait excessifs et injustes les privilèges de la petite oligarchie dirigeante qui entourait l'empereur et roi de Prusse, il réclamait de cette oligarchie l'infaillibilité. Les privilèges devaient être justifiés par des services incomparables. Chaque chancelier avait le devoir d'être au moins un second Bismarck; l'empereur devait être à la hauteur du fondateur de l'Empire ; on n'admettait ni excuses ni circonstances atténuantes pour les erreurs ou les malheurs.

Si le peuple allemand se montrait aussi exigeant, c'est que son gouvernement jouissait encore de privilèges qui blessaient de plus en plus la conscience égalitaire du peuple. Et c'est ce mécontentement croissant d'un peuple envié par le reste du monde pour les bonheurs dont il semblait comblé, qui a poussé le gouvernement allemand à l'aventure de la guerre. A la fin, il s'est convaincu qu'il fallait calmer le mécontentement populaire en montrant que les successeurs de Bismarck étaient, eux aussi, capables de faire trembler le monde.

Ainsi donc, l'Europe aurait été mise à feu et à sang, dix millions d'hommes auraient péri, la civilisation occidentale aurait été ébranlée sur ses bases pour que l'Allemagne et l'Autriche pussent goûter les joies du parlementarisme, et des bourgeois sans particule ou d'anciens ouvriers socialistes devenir chanceliers, ministres et ambassadeurs?

Etant donné les idées qui courent dans beaucoup de milieux sur les régimes parlementaires, on serait tenté de conclure que, s'il en est ainsi, la guerre mondiale a été une farce tragique, ce qui impliquait du même coup un jugement de démence collective pour toute l'Europe. Il paraît donc plus raisonnable de renverser le raisonnement et de se demander si le passage d'un grand pays comme l'Allemagne au régime parlementaire ne serait pas un événement d'une signification plus profonde.

⁂

Entre 1815 et 1848, quand l'Europe luttait pour secouer le joug de l'absolutisme, les institutions libérales semblaient le paradis sur terre. Les peuples s'imaginaient que, le jour où ils auraient un parlement, des journaux, des partis et des sociétés politiques, un bonheur jusqu'alors inconnu commencerait. A mesure qu'on a goûté au fruit défendu, on s'est aperçu qu'il n'était pas si savoureux qu'il paraissait, à le regarder de loin, sur l'arbre. Les inconvénients de la démocratie, multipliés par la civilisation industrielle, ont apparu partout. Et si l'on a tant admiré l'Allemagne pour s'être efforcée, après 1870, d'adapter ses vieilles institutions à la vie moderne, c'est que l'on commençait à se rendre compte, aux environs de 1890, des inconvénients et des difficultés du régime démocratique.

Cependant, le mouvement qui poussait l'Europe vers ce régime a continué. Le gouvernement allemand faisait encore, en 1914, l'admiration du monde, parce qu'il était un barrage contre le courant démocratique. Et, pourtant, le seul résultat vraiment révolutionnaire de cette immense guerre, qui a tout bouleversé sans changer presque rien, a été de renverser ce barrage. Fait encore plus étrange, alors que tout le monde l'admirait, elle l'a fait tomber sous les coups redoublés de l'univers entier, au milieu des acclamations générales. Comment cette contradiction s'explique-t-elle?

L'humanité est moins utilitaire que nous ne le supposons, quand nous discutons avec tant d'acrimonie les mérites des institutions. Sans doute aime-t-elle le bien-être, la richesse, la puissance, la beauté, l'ordre, la sécurité, mais elle n'a jamais tout subordonné à la jouissance

de ces biens. Chaque époque a sa passion supérieure qu'elle veut satisfaire, même au prix de sacrifices les plus graves. Quand le christianisme fit de la perfection religieuse et morale le but de la vie, le monde antique devint indifférent à la gloire militaire. Sa force déclina, les barbares envahirent l'Empire, la résistance au désordre politique s'affaiblit. La passion dominante avait changé, le monde aspirait à d'autres bonheurs.

Il est impossible de comprendre une civilisation sans connaître cette sorte d'idée fixe, à laquelle elle est prête à sacrifier toujours l'intérêt immédiat. C'est justement dans une de ces passions supérieures du dix-neuvième siècle, celle qu'on pourrait appeler le rationalisme égalitaire, qu'il faut chercher la clef de la troublante énigme. Ses sources remontent très loin, jusqu'à la révolution chrétienne qui a humanisé le pouvoir et proclamé l'égalité morale des hommes. Une fois admis que tous les hommes sont fils de Dieu au même titre et que la seule différence qui compte est celle des mérites, il devenait difficile de reconnaître à certains hommes le droit héréditaire de commander à leurs semblables sans rendre de comptes à personne. En l'armant d'arguments philosophiques, le rationalisme des derniers siècles a augmenté la force de cette passion qui est devenue, après la Révolution française, une des énergies animatrices de la civilisation moderne.

Elle nous a coûté cher. Toutes les guerres et les révolutions qui ont ensanglanté l'Europe de 1789 à 1918 en sont sorties directement ou indirectement. Les régimes politiques qu'elle a enfantés sont partout troublés par des désordres profonds et des contradictions insolubles. Ils se sont présentés comme venant faire triompher les droits des peuples; en réalité, ils ont allongé la liste déjà longue de leurs devoirs. Les peuples n'ont plus seulement le devoir de s'instruire, de travailler, de faire la guerre quand c'est nécessaire; ils ont aussi le devoir de se gouverner eux-mêmes s'ils ne veulent pas tomber dans l'anarchie ou sous le joug du despotisme. Mais cette passion est si forte et si générale, elle pénètre si profondément dans toute la vie morale et sociale de notre époque qu'elle ne s'arrête nulle part devant des considérations utilitaires. Le monde est prêt à beaucoup souffrir encore pour que triomphe son rationalisme égalitaire.

Ajoutons que les accidents historiques ont, depuis dix ans, servi cette passion au delà de toutes les prévisions raisonnables. S'il était facile de prévoir que la défaite de l'Allemagne aurait annulé 1870 et affaibli le principe monarchique et aristocratique dans toute l'Europe, qui aurait pu s'imaginer que les Romanof, les Habsbourg, les Hohenzollern tomberaient ensemble? La formidable surprise de la guerre mondiale fut cette triple catastrophe : la monarchie russe, n'ayant pas la force d'atteindre le jour de la victoire, anticipant le sort des dynasties qu'elle avait contribué à abattre. Le jour où les trois dynasties furent tombées, tout le système monarchique de l'Europe se trouva virtuellement détruit.

⁂

Nous ne nous orienterons pas dans la confusion de notre époque tant que l'opinion de l'Europe et de l'Amérique n'aura compris l'importance capitale de cet énorme événement et la leçon qui s'en dégage. Le vieux monde est très troublé, et le nouveau ne dort pas sur un lit de roses. Des voix inquiètes, des alarmes, des prévisions pessimistes nous arrivent de l'Amérique elle aussi. On cherche partout des remèdes aux maux obscurs qui, plus ou moins, tourmentent tous les Etats. Il faudrait pourtant ne jamais perdre de vue ce principe très simple qui est comme la conclusion de cette longue histoire et la grande leçon que la catastrophe de l'Allemagne impériale nous a léguée : c'est que, plus le pouvoir est fondé sur des privilèges qui répugnent au rationalisme égalitaire de notre époque, plus le peuple devient exigeant envers lui.

Le grand danger des dictatures est celui-ci. Dans tous les pays de l'Europe, il y a des mouvements d'opinion qui voient le salut dans l'organisation d'un pouvoir dictatorial, — c'est-à-dire absolu, exempt de contrôle et supérieur à la critique des simples mortels. Dans certains pays, ces mouvements sont sortis du champ de la théorie pour aboutir à la conquête du pouvoir. Au fond, ces dictatures ne sont que des tentatives pour ressusciter, dans la mesure du possible, l'ancien pouvoir monarchique. On abandonne le principe de l'hérédité pour sauver, parmi les pouvoirs des rois absolus d'autrefois, l'absence de contrôle et de discussion qui suppose l'infaillibilité. Les dictateurs de ce moment sont des rois absolus, mais temporaires, qui remplacent une royauté tombée ou qui étayent une royauté mourante.

Leur pouvoir blesse moins la conscience de notre époque que l'ancien pouvoir absolu des rois, parce qu'il n'est pas héréditaire et qu'il suppose au moins une présomption de qualités réelles dans le dictateur. Mais il blesse encore notre conscience, car nous ne pouvons plus reconnaître à aucun homme, fait de notre chair, le don d'infaillibilité. Comme le gouvernement allemand de 1914, les dictateurs se trouvent et se trouveront dans la nécessité de justifier leurs pouvoirs sans contrôle par des services et des succès exceptionnels. Les peuples obéissent, mais ils deviennent exigeants. Ils prétendent de plus en plus que l'infaillibilité ne soit pas une fiction constitutionnelle, mais une réalité. « La dictature, disait une autorité en la matière, l'impératrice Eugénie à M. Paléologue, suppose un pacte avec le bonheur. »

Il est facile de voir quels dangers comporte une telle situation, en un moment où les nouveaux Bismarck sont impossibles et où l'esprit public perd si facilement le sens du possible et de l'impossible. Car il y a encore cette complication : à une époque et dans des pays où l'esprit public ne se laisserait pas facilement transporter en dehors de la réalité, il ne dépasserait pas certaines limites dans ses exigences, même envers un gouvernement qui s'attribue le privilège de l'infaillibilité. Mais il est difficile de prévoir aujourd'hui ce qu'un peuple peut croire possible et demander comme un droit indiscutable à un gouvernement qui voudrait se soustraire aux obligations et aux contrôles imposés par le rationalisme égalitaire de notre époque à ceux qui veulent commander.

GUGLIELMO FERRERO.



L'ATTENTAT DE MILAN

Le roi d'Italie Victor-Emmanuel III vient d'échapper presque par miracle à un attentat criminel minutieusement préparé contre lui, et qui a fait malheureusement beaucoup de victimes innocentes.

C'est à Milan que l'événement a eu lieu. Une foire d'échantillons se tient actuellement dans cette ville, où le roi s'était rendu, le 12 avril, dans la matinée, pour procéder à son inauguration officielle. La place Jules-César, que le souverain devait traverser pour entrer dans l'enceinte de l'exposition, était bondée de monde venu pour l'acclamer à son passage. Soudain, à 10 h. 10 exactement, une explosion effroyable se produisait dans la foule même. La base d'un réverbère avait éclaté en morceaux et ses débris de fonte, formant autant de projectiles, fauchaient littéralement toutes les personnes qui se trouvaient dans les environs. Quatorze d'entre elles furent tuées sur le coup, certaines atrocement déchiquetées. Il y eut en outre une quarantaine de blessés plus ou moins gravement atteints, dont quelques-uns ont succombé dans les hôpitaux où ils avaient été transportés. Parmi les morts il y a six soldats, un agent de police, deux sœurs de charité et plusieurs enfants.

L'enquête a permis d'établir qu'un engin mû par un mécanisme d'horlogerie avait été déposé dans le socle même du réverbère où se trouve, en effet, à 1 mètre environ du sol, un petit guichet que l'on peut ouvrir assez facilement. On suppose que l'auteur ou les auteurs de l'attentat, afin de ne pas éveiller les soupçons, s'étaient déguisés en employés de la compagnie électrique et ont dû faire semblant de procéder à des travaux de réparation, ce qui leur a permis de disposer leur machine infernale. Mais ce n'est là qu'une hypothèse qu'aucun témoignage précis n'a confirmé.

La bombe avait été réglée de manière à exploser à l'instant même où, d'après l'horaire publié par les journaux, le cortège royal devait parvenir à proximité du lampadaire. Mais il y eut un retard de sept minutes et c'est à 10 h. 17 seulement que le cortège débouchait sur la place. Le roi a dû sans doute à cette circonstance fortuite d'échapper à la mort. Cependant son automobile tenait la gauche de la chaussée alors que



Après l'attentat : le roi d'Italie sortant de la foire de Milan. — *Phot. Porry-Pastore*



Sur l'emplacement de l'attentat de Milan : le réverbère dont la base, sous l'effet de la bombe, éclata en fragments meurtriers. — On voit encore, sur le trottoir, de larges traînées de sang.

l'engin avait été placé du côté droit, et cela aussi aurait pu l'épargner.

En digne fils de ce roi Humbert qui prononça le mot fameux sur les « risques du métier », Victor-Emmanuel III, conservant tout son sang-froid, exigea que le programme des cérémonies fût intégralement maintenu, à l'exception de la soirée de gala, supprimée en signe de deuil à cause des victimes. Il inaugura la foire, parcourut à pied ses avenues, s'arrêta aux pavillons les plus importants, se rendit ensuite à l'Institut pour la lutte contre le cancer et au siège du parti fasciste, où il entendit une conférence du ministre de l'Instruction publique. Mais tandis que le cortège, comme si rien ne s'était passé, traversait les rues de la ville, une ovation immense, indescriptible d'enthousiasme et de ferveur dynastique, était faite au souverain. Le podestat de Milan publiait un manifeste invitant la population à la discipline et au calme, et le parti fasciste, par voie d'affiche, la convoquait à une grandiose manifestation de fidélité au roi et au duce. Elle se déroula le soir sur la place du Dôme.

Dans toute l'Italie, d'ailleurs, où la nouvelle fut aussitôt connue, des démonstrations analogues se produisirent spontanément. La plus imposante comme la plus émouvante fut celle de Rome, le 14 avril, lorsque le roi rentra dans la capitale. La reine était venue à sa rencontre à la gare de Transtévère. Les maisons étaient pavoisées, des avions sillonnaient le ciel, les associations patriotiques formaient la haie. C'est au milieu d'acclamations sans fin que les souverains, en voiture découverte, regagnèrent le Quirinal, où il leur fallut, à plusieurs reprises, paraître sur le balcon.

Les obsèques des victimes — au nombre de dix-sept déjà, et certains blessés ne sont pas encore hors de danger — ont eu lieu à Milan le 14. Tous les magasins et les restaurants étaient fermés. Les cercueils, placés sur des affûts de canon, ont été conduits à travers les principales rues de la ville depuis l'hôpital Maggiore jusqu'au Dôme, où l'archevêque de Milan célébra le service funèbre. Le duc de Bergame représentait le roi. Après la cérémonie, il se rendit à l'hôpital civil et à l'hôpital militaire, au chevet des blessés dont une quinzaine sont grièvement atteints.

Ce qu'il y a de plus déconcertant dans cet attentat, c'est qu'il ait pu être perpétré sans que la police l'ait éventé. Des précautions considérables avaient en effet été prises pour la venue du roi à Milan, notamment en raison de dénonciations anonymes que le service de la sûreté avait reçues. De nombreuses arrestations préventives de suspects avaient été faites. De plus nombreuses encore ont eu lieu depuis, mais, en dépit de la prime de 100.000 lires promise à qui aiderait à découvrir les auteurs, les recherches n'ont abouti jusqu'ici à aucun résultat positif. On considère cependant qu'on n'est pas en présence de l'acte d'un isolé, mais d'un complot savamment préparé dans des milieux anarchistes ou communistes.

D'innombrables télégrammes de félicitations pour avoir échappé à l'attentat, en même temps que d'indignation contre son caractère odieux, ont été envoyés au roi non seulement de tous les points d'Italie, mais de tous les pays étrangers. Si les criminels pensaient porter un coup mortel au fascisme, ils ont été exactement à l'encontre de leur but, car l'émotion ressentie par tous les Italiens n'a fait qu'accentuer leur attachement au régime. La bombe de Milan a éclaté quelques jours à peine après que le gouvernement, dans une pensée d'apaisement, avait prononcé de larges mesures de grâce à l'égard d'un grand nombre de condamnés pour délits politiques.



Un blessé. — Phot. Parry-Pastorel.

POLITIQUE ET DIPLOMATIE

LE PACTE MULTILATÉRAL CONTRE LA GUERRE

Comme conclusion à la longue conversation diplomatique engagée entre eux depuis le mois de juin de l'année dernière et qui a déjà donné lieu à l'échange de nombreuses notes au sujet d'un pacte contre la guerre, le gouvernement des Etats-Unis et le gouvernement français se sont mis d'accord pour saisir les autres gouvernements de leurs projets respectifs, assez différents d'esprit et de teneur. En conséquence, le 13 avril, M. Kellogg a fait tenir aux cabinets de Londres, de Rome, de Berlin et de Tokio le texte du projet américain. Il n'y fait aucun état des réserves françaises et notamment de celles que formulait la dernière note remise à Washington par M. Claudel, le 26 mars. Les gouvernements intéressés étudient actuellement la communication américaine, en attendant de recevoir le texte du projet français qui en est la nécessaire contre-partie.

L'ACTIVITÉ DIPLOMATIQUE ITALIENNE

L'Italie vient de manifester en ces derniers temps une assez grande activité diplomatique. M. Mussolini a eu successivement des entrevues, soit à Milan, soit à Rome, avec les ministres des Affaires étrangères de Turquie et de Grèce, Tewfik Rouchdy bey et M. Michalocopoulos ; le président du Conseil hongrois, comte Bethlen ; l'agent général des paiements de réparations, M. Parker Gilbert ; le ministre des Finances allemand, M. Kœlher, et le ministre des Affaires étrangères de Pologne, M. Zaleski. On a fait remarquer à ce propos que, M. Mussolini ne venant jamais à Genève pour les sessions trimestrielles du Conseil de la Société des Nations, il était naturel que les divers hommes d'Etat européens qui s'y rencontrent régulièrement avec MM. Briand, Chamberlain et Stresemann fissent un détour par l'Italie pour lui rendre visite. M. Parker Gilbert a continué à Rome le voyage d'études qu'il avait commencé dans les autres capitales alliées à propos d'une revision éventuelle du plan Dawes. Les différends qui séparaient autrefois l'Italie de la Grèce et de la Turquie sont tout à fait oubliés et, en sa qualité de grande puissance méditerranéenne, l'Italie a de nombreux intérêts communs à débattre avec le Proche-Orient. Enfin, son rapprochement récent avec la Hongrie la mêle de plus près à tous les problèmes, souvent délicats, de la politique en Europe centrale.

UN DIFFÉREND DU VATICAN ET DU FASCISME

Depuis quelque temps, certains indices laissaient voir qu'entre le gouvernement italien et le Vatican les relations étaient moins cordiales que par le passé. De fait, un différend assez grave vient de se produire entre eux. Il a pour cause un récent décret prononçant la dissolution des Eclaireurs catholiques italiens. Depuis 1926, le fascisme a monopolisé toutes les organisations ayant pour but l'éducation physique, morale et spirituelle de la jeunesse. Il avait toutefois toléré dans certaines conditions le maintien d'associations catholiques autonomes, notamment celles de scoutisme. Le nouveau décret leur retire cette tolérance. Dans une de ses dernières allocutions consistoriales, le pape Pie XI avait déclaré : « Une vague menace semble planer sur nos associations et nos œuvres, surtout sur les œuvres de jeunesse d'action catholique qui nous sont chères comme la prunelle de l'œil. Il est à craindre que la saine éducation de la jeunesse catholique soit mise en danger. » Malgré ce cri d'alarme, le duce a passé outre. Les nombreux catholiques italiens qui se sont ralliés au fascisme se trouvent placés dans une situation délicate, et ils s'efforcent de trouver une solution amiable qui mette fin à ce désaccord.

LES NÉGOCIATIONS POLONO-LITHUANIENNES

Ainsi que l'avait proposé M. Voldemaras, les négociations directes entre la Pologne et la Lithuanie se sont ouvertes à Kœnigsberg, le 30 mars. Elles ont pris fin le 2 avril, après avoir abouti au renvoi des nombreuses questions en litige à trois commissions spéciales qui siégeront à Varsovie, à Kovno et à Berlin. C'est seulement quand ces commissions auront remis leurs rapports que la conférence de Kœnigsberg reprendra. Au cours de ces entretiens, la délégation polonaise a particulièrement insisté sur les intentions pacifiques du gouvernement de Varsovie, allant jusqu'à proposer à la Lithuanie la conclusion d'un pacte de non-agression et d'arbitrage.

LA LAÏCISATION DE LA TURQUIE

A l'unanimité de 269 voix, la grande Assemblée d'Angora a voté un amendement proposé par Ismet pacha et par 121 députés de son groupe, en vertu duquel sont supprimés dans le statut organique de la Turquie les articles qui reconnaissaient jusqu'ici le mahométisme comme religion d'Etat. Cette laïcisation de la Turquie complète la série des mesures par lesquelles Moustapha Kemal s'est efforcé d'arracher son pays à la tradition orientale. Après la suppression du sultanat et du califat, l'émancipation des femmes, la réforme de la législation conformément au code occidental et l'interdiction du fez symbolique, elle achève une évolution dont la rapidité et le radicalisme sont assurément parmi les faits les plus caractéristiques de l'histoire contemporaine. — R. L.



LE PRINCE HÉRITIER D'ITALIE A JÉRUSALEM. — La foule, pressée autour des autorités ecclésiastiques et civiles, à la porte de Jaffa, le 1er avril, au moment de la réception du prince par le patriarche, Sa Béatitude Mgr Barlasina. — *Phot. Toumayan.*

Tandis que l'attentat de Milan donnait à la population italienne l'occasion de manifester son attachement dynastique, le prince de Piémont, héritier du trône, terminait parmi les ovations et les démonstrations de vibrante sympathie le grand voyage qu'il vient de faire au Soudan. Revenu par l'Erythrée et la Somalie italienne, il s'est rendu en Palestine, où il a passé la Semaine sainte. Le jour même de son arrivée à Jérusalem, le 1er avril, il est allé prier au Saint-Sépulcre ; il avait été reçu à la porte de Jaffa par Sa Béatitude Mgr Barlasina, patriarche de Jérusalem. Le prince a visité ensuite l'ensemble des Lieux saints, Bethléem, Nazareth, Tibériade, le mont Thabor, et il a poussé jusqu'à la mer Morte, Jéricho et Amman, capitale de la Transjordanie, où il a été l'hôte de l'émir Abd Ullah, avant de se rembarquer à Haïfa, sur le croiseur *San Giorgio*, à destination de Naples. Partout où il a passé, des réceptions ont été organisées en son honneur par le haut-commissaire britannique, lord Plumer, et les établissements religieux et laïques italiens, fort nombreux en Palestine.



LE NOUVEAU CHEF DU GOUVERNEMENT SYRIEN

Le cheik Tajeddine, chef du gouvernement syrien depuis le mois de février dernier, vient d'effectuer à travers la Syrie un voyage au cours duquel les populations lui ont fait un accueil enthousiaste.

On se souvient qu'au lendemain de la prise de Soueïda, en mai 1926, la pacification étant désormais assurée, le gouvernement provisoire qu'avait dirigé, pendant cinq mois difficiles, avec autant d'autorité que de tact, M. Pierre Alip, avait pu être remplacé par un gouvernement syrien dont le premier président fut Ahmed Namy bey. Celui-ci ayant démissionné récemment, pour des raisons personnelles, c'est le cheik Tajeddine qui lui a succédé.

Agé de quarante ans, il est le fils du cheik Badreddine, un des saints réputés de l'Islam. Lui-même, avant sa désignation nouvelle, était cadi de Damas. Fort ouvert à la civilisation occidentale, il a représenté la Syrie à l'inauguration de la Mosquée de Paris et pris contact, à cette occasion, avec les milieux politiques et diplomatiques de la puissance mandataire. Dans une autre circonstance mémorable, il avait acquis des droits à notre reconnaissance. C'était en 1919, lorsque la fameuse commission Wilson vint enquêter en Syrie sur les desiderata de la population en ce qui concernait le choix de la puissance mandataire. Le prince Fayçal avait donné comme mot d'ordre de réclamer le mandat américain ou, à son défaut, le mandat britannique. Une seule voix s'éleva pour protester, et demander le mandat français : celle de Tajeddine.

Le cheik s'est d'abord rendu dans la Syrie du Nord : à Homs et à Hama, les deux grandes villes orthodoxes, à Alep, qui est la capitale économique, à Alexandrette. Puis, de retour à Damas, il alla visiter les villes du Sud : Hauran et Deraa, la grande gare internationale où le chemin de fer des Lieux saints pénètre en territoire sous mandat britannique. Enfin, à Djeroud et à Karyatein, il fut l'hôte des tribus de Bédouins. Partout, sur son passage, les villes étaient pavoisées aux couleurs françaises et syriennes, et les Syriens étaient accourus en foule pour l'acclamer.

La mission principale pour laquelle le chef du gouvernement syrien a été investi de ses fonctions est la préparation des élections. Celles-ci viennent d'avoir lieu, dans la première quinzaine d'avril. Le cheik Tajeddine a tenu à ce qu'elles fussent absolument libres, de manière à refléter l'opinion sincère du pays. Les premiers résultats connus jusqu'ici semblent indiquer qu'elles ont été favorables au gouvernement. C'est, d'ailleurs, en plein accord avec la puissance mandataire et son distingué haut-commissaire, M. Ponsot, que le cheik Tajeddine oriente son action. Il a de grands projets, notamment pour le développement économique du pays. En sa personne, la Syrie a salué de ses ovations le symbole de la concorde et de la renaissance nationale.



LE PREMIER VOYAGE OFFICIEL DU NOUVEAU PRÉSIDENT DE L'ÉTAT DE SYRIE, LE CHEIK TAJEDDINE-HASSANI

EN HAUT : l'arrivée du cortège présidentiel en automobile, à Damas. — EN BAS : le président à Yabroud.

Photographies J. Nofal.

NEUF SIÈCLES APRÈS...

UN ÉTONNANT CATACLYSME CÉLESTE

Il y a eu, depuis quelque temps, plusieurs de ces événements imprévus que les manchettes des grands journaux appellent des « cataclysmes », des « catastrophes ». Pourtant, je crois que si on demandait à quelque habitant de Sirius — en supposant, avec M. Renan, qu'il a la vue large et l'esprit philosophique — quelle a été ces temps-ci la catastrophe la plus importante et la plus rare, il répondrait probablement que c'est celle dont l'étoile *Nova Pictoris* vient d'être le siège.

Cette étoile a été découverte, il y a deux ans environ, par un astronome sud-africain, le professeur Watson. C'est dire qu'elle est invisible dans notre hémisphère, étant à environ 27 degrés et demi (moins d'un tiers du quart de cercle) du pôle céleste austral.

A cet endroit, où il n'y avait aucun astre apparent jusque-là, est apparue soudain une étoile dont l'éclat a augmenté d'une façon extraordinaire pendant quelques jours pour diminuer ensuite progressivement et lentement. Tout récemment l'étoile n'était plus que de onzième grandeur environ, c'est-à-dire visible seulement au télescope et environ cent fois moins brillante que les plus faibles étoiles visibles à l'œil nu. C'est cependant cet astre, si peu brillant qu'aucun œil humain ne peut le déceler sans l'aide du télescope, qui vient d'être le siège d'un événement sans précédent dans les annales de l'observation astronomique.

Les agences télégraphiques nous en ont apporté la nouvelle. A l'heure où j'écris ces lignes, nous n'en avons pas encore reçu à l'Observatoire de Paris la confirmation officielle. Mais tout ce qui est officiel est toujours très lent, et nous avons tout lieu de tenir la nouvelle pour exacte.

Cette nouvelle, la voici: *Nova Pictoris,* qui précédemment apparaissait comme une étoile unique, une étoile « simple », comme nous disions entre astronomes, s'est dédoublée, s'est jumelée et apparaît depuis quelques jours sous l'aspect d'une « étoile double », c'est-à-dire de deux astres nettement séparés.

C'est la première fois dans l'histoire humaine — laquelle est bien courte, il est vrai, astronomiquement parlant — qu'on assiste *de visu* au dédoublement d'une étoile.

Quelle est la cause, quelle est la nature de la catastrophe gigantesque qui, au fond des cieux, a donné naissance à ce phénomène, c'est ce que je voudrais maintenant rechercher brièvement.

Nova Pictoris n'est pas, n'était pas même, avant ce phénomène, une étoile ordinaire, c'est-à-dire une étoile « simple », comme nous disons entre astronomes une étoile nouvelle, comme son nom l'indique, c'est-à-dire un astre apparu soudainement avec un grand éclat à un endroit où auparavant on ne remarquait rien. Or, pour rares qu'elles soient, les étoiles nouvelles, les *Novæ*, ne sont pas des choses absolument exceptionnelles, et on en a déjà observé un certain nombre dans l'histoire.

La plus anciennement signalée est celle que le célèbre astronome Hipparque découvrit dans l'été de l'an 134 avant notre ère dans la constellation du Scorpion. Cette apparition extraordinaire décida l'homme qui a mérité le nom de « Père de l'astronomie » à faire le dénombrement des étoiles visibles, et fut l'origine du premier catalogue stellaire d'Hipparque qui nous est encore si précieux aujourd'hui. Tel est du moins le récit de Pline.

Le moyen âge a observé deux ou trois fois des *Novæ*. Mais c'est la célèbre étoile nouvelle vue par Tycho-Brahé en 1572 qui fournit la première observation systématique et précise d'un astre de ce genre. La « Pèlerine » — c'est ainsi qu'on appelle cette étoile — atteignit à son maximum un éclat extraordinaire, dépassant celui de Véga, de Sirius, de Jupiter même, et égalant celui de Vénus. Puis elle s'éteignit progressivement, ainsi qu'il arrive toujours en pareil cas.

Le dix-septième siècle vit plusieurs *Novæ* à l'œil nu. Mais chose extraordinaire, on n'en découvrit aucune durant tout le dix-huitième siècle. On ne vit point non plus de *Novæ* dans la première moitié du dix-neuvième siècle. Mais, depuis 1848, on en a observé un assez grand nombre et, le télescope aidant, il n'est presque plus d'année où on n'en trouve quelqu'une.

Nova Pictoris n'aurait donc eu rien d'un phénomène particulièrement exceptionnel sans l'étonnant dédoublement dont elle vient d'être le siège.

Ce dédoublement a été nettement observé à l'Observatoire de Johannesburg, mais c'est en réalité à nos amis argentins que reviennent tout l'honneur et la priorité de la découverte. C'est, en effet, l'Observatoire de la Plata qui le premier a noté un étrange allongement de l'image de l'étoile, apparence qu'il a signalée télégraphiquement à l'Observatoire de l'Union sud-africaine et que celui-ci ne tarda pas à « résoudre » en un véritable dédoublement.

Mais auparavant déjà — et dès les derniers mois de 1927 — les photographies astronomiques ont révélé que l'image de *Nova Pictoris,* au lieu d'être punctiforme, s'entourait d'une nébulosité lumineuse et nettement visible qui donnait à l'étoile entourée de cette sorte d'atmosphère un diamètre égal à une seconde d'arc (1").

Cet angle est petit. Il représente l'angle sous lequel on verrait à l'œil nu, à 206 kilomètres de distance, une sphère d'un mètre de diamètre.

Et pourtant nous allons voir que, si petit qu'il soit, cet angle indiquait dès l'automne dernier des dimensions extraordinaires pour l'atmosphère de *Nova Pictoris.* On a, en effet, par des procédés délicats et précis, pu déterminer la *parallaxe,* la distance de celle-ci. Cette distance est telle qu'il faut à la lumière — cheminant à la vitesse de 300.000 kilomètres par seconde — environ huit cents à neuf cents ans pour la parcourir. C'est donc vers l'an 1000 de notre ère que se sont passés les événements que nous observons aujourd'hui dans cette étoile.

Connaissant sa distance, il est facile de calculer à quelles dimensions kilométriques correspond pour elle un diamètre d'une seconde.

On trouve ainsi que le diamètre de l'atmosphère nébuleuse visible qui entourait l'étoile à la fin de 1927 est deux cent cinquante fois supérieur à la distance séparant la Terre du Soleil, c'est-à-dire est égale à *plus de trente milliards de kilomètres.* C'est-à-dire encore que le système solaire tout entier, jusque bien au delà de Neptune, serait facilement englobé dans l'atmosphère nébuleuse de *Nova Pictoris,* telle qu'elle apparaissait il y a quelques mois.

Mais voici donc qu'au lieu d'une étoile nous en voyons maintenant deux. D'après les observations faites au Cap, la distance angulaire de ces deux « composantes » était, il y a quelques jours, d'environ une demi-seconde d'arc (0"5). Cela étant, et reprenant le raisonnement ci-dessus, on peut calculer facilement que la distance séparant actuellement les centres des deux étoiles composantes de *Nova Pictoris* égale environ cent vingt-cinq fois la distance de la Terre au Soleil, c'est-à-dire au moins 15 milliards de kilomètres.

On en peut déduire une valeur approchée de la vitesse maxima avec laquelle les deux étoiles s'éloignent l'une de l'autre. Si, en effet, on suppose qu'elles n'étaient pas séparées, ou qu'elles étaient très voisines à l'époque où l'étoile fut découverte, et où en effet on ne la voyait nullement dédoublée, on peut raisonner ainsi : en deux ans environ, les deux composantes se sont éloignées l'une de l'autre de 15 milliards de kilomètres. En deux ans, il y a environ soixante millions de secondes. Donc, la vitesse relative maxima avec laquelle les deux étoiles s'éloignent l'une de l'autre est d'environ *300 kilomètres par seconde.* C'est là une vitesse qui peut nous paraître extraordinaire, mais que l'on rencontre très fréquemment parmi les étoiles.

Et, maintenant, quelle est la cause de tout cela, l'explication de ces phénomènes extraordinaires?...

Eh bien, les explications ne manquent pas ni même les explications raisonnables et plausibles.

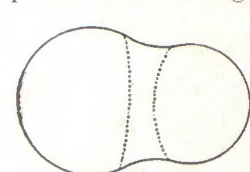
Depuis longtemps on a émis diverses hypothèses pour expliquer l'apparition des *Novæ*. Parmi ces théories, il en est une ou deux qui se concilient parfaitement bien avec les faits nouveaux qui viennent d'être mis en évidence.

Les effets, d'après Arrhénius, du choc de deux astres éteints qui s'abordent un peu excentriquement ; il en résulte une rotation de l'ensemble et l'émission violente de deux masses gazeuses.

D'après une de ces théories, qu'a notamment soutenue Arrhénius, les *Novæ* seraient causées par la rencontre de deux étoiles obscures et éteintes dont on sait — notamment par l'étude des étoiles variables — qu'il y a un grand nombre dans le Ciel. Cependant, les mesures que j'ai faites à l'Observatoire de Paris de la *température effective* d'une des dernières *Novæ* apparues, *Nova Cygni* (1920), ont montré que cette sorte d'étoiles atteint des températures maxima bien inférieures à celles qui devraient nécessairement résulter du choc de deux étoiles éteintes.

En revanche, les chiffres que nous avons trouvés s'accordent beaucoup mieux avec une théorie, voisine d'ailleurs de la précédente, qui a été émise par Vogel et complétée récemment par M. Deslandres. D'après cette théorie, ce ne serait pas le choc, mais le simple rapprochement de deux astres éteints qui causerait les *Novæ*. Ce rapprochement doit engendrer en effet des marées gigantesques de la masse interne ignée et fluide de ces astres. Il doit s'ensuivre de véritables et violentes éruptions de cette masse ignée et des gaz incandescents qui l'accompagnent (comme dans nos éruptions volcaniques), et cela avec une véritable dislocation de l'écorce refroidie qui recouvrait cette masse interne. On expliquerait très bien de cette sorte, d'une part que des masses gazeuses considérables soient projetées autour de la *Nova,* d'autre part, que d'abord non visibles au télescope parce qu'éteintes, puis parce que trop voisines, les deux étoiles qui se sont ainsi rapprochées incidemment deviennent au bout de quelque temps des astres visibles séparément, lorsque le rapprochement les a rendues incandescentes et que, continuant leur route par la vitesse acquise, tels deux projectiles qui se croisent, elles se sont de nouveau éloignées l'une de l'autre.

Mais on peut supposer aussi que l'étoile nouvelle, la *Nova*, est un astre qui a pris cette forme singulière dont Henri Poincaré a montré la possibilité et qui n'est ni la sphère, ni l'ellipsoïde, mais qui est piriforme, c'est-à-dire en forme de poire. Si, comme l'admettait Poincaré, cette forme est parfois instable, l'étoile ainsi conformée peut et doit, à un moment, avec une brusquerie extraordinaire, se scinder en deux masses inégales et distinctes.



La figure d'équilibre piriforme des astres, découverte par Henri Poincaré ; les pointillés délimitent l'étranglement qui, en s'accentuant, finira par provoquer le dédoublement de l'étoile.

Quoi qu'il en puisse être, le dédoublement d'une étoile, bien qu'on l'ait observé ici pour la première fois, est peut-être un événement moins exceptionnel qu'on ne pourrait croire. En effet, d'une part, il se passe dans le ciel beaucoup de phénomènes que les télescopes, hélas! trop peu nombreux ici-bas, doivent laisser échapper, ne fût-ce qu'à cause du petit nombre des heures favorables à l'observation. Et puis, il n'y a guère qu'un demi-siècle que des télescopes puissants existent sur les divers points de la Terre. Et qu'est-ce qu'un demi-siècle dans l'évolution des étoiles? Moins qu'un centième de seconde dans la vie d'un homme, c'est-à-dire moins que rien dans un rien.

Charles Nordmann.

NOS PROCHAINES PUBLICATIONS

Après la deuxième partie de Mademoiselle de Milly, *l'émouvant roman d'*Alhéric Cahuet, *nous publierons le 5 mai :*

Les Fruits de l'amour,

trois actes de M. Lucien Descaves, *de l'Académie Goncourt, d'une inspiration généreuse et noble et qui remportent tous les soirs un vif succès au théâtre des Arts.*

Enfin, le 12 mai, nous ferons paraître notre

Numéro de Printemps,

splendide volume de plus de soixante pages, consacré à l'Art et au Tourisme, dont nous donnerons incessamment le sommaire détaillé.

LE CHEZ-SOI NOUVEAU

Études sur les dispositifs et les appareils d'art ménager,

par Baudry de Saunier

(Voir les numéros des 7 janvier au 25 février, 10, 17, 31 mars et 7 avril 1928.)

X. — LE CHAUFFAGE DES APPARTEMENTS

(Suite.)

Les poêles a accumulation. — Tous les appareils que nous avons étudiés jusqu'ici dans le présent chapitre font du *chauffage divisé,* c'est-à-dire que chacun d'eux constitue une source propre de chaleur qui n'a de rapport d'état avec aucune autre. Un seul de ces appareils peut donc chauffer une ou plusieurs pièces; ou bien, au contraire, une seule pièce peut exiger l'apport de deux ou trois de ces appareils. Tout appareil ici, étant autonome, peut être mis en arrêt, ou en fonctionnement plus ou moins

intense, sans que les autres aient de ces changements la moindre répercussion.

Avant d'aborder l'étude du *chauffage central*, dont le principe est exactement contraire de celui du chauffage divisé puisqu'il ne comporte qu'une seule source, mais quantité d'appareils, nommés *radiateurs*, en dépendance absolue de cette source, nous allons examiner une dernière famille d'appareils de chauffage divisé tout à fait intéressante, celle des poêles à accumulation. Par leur masse et leur sédentarité, ces appareils d'ailleurs s'apparentent un peu au chauffage central, il faut le reconnaître. Ils ont cependant sur tous autres appareils de chauffage, quels qu'ils soient, une particularité essentielle : c'est qu'ils chauffent le jour par du courant collecté la nuit.

Evidemment la base de ce chauffage est une idée d'économie, l'idée de mettre en réserve — disons en conserve — des calories au moment où elles coûtent le moins cher (tarif de nuit), pour les consommer aux instants où leur prix est élevé (tarif de jour) où même elles sont « hors de prix » (tarif de pointe) ! De même la ménagère prévoyante met en conserve dans du sucre les cerises à bon marché du mois de juin, qui seront consommées au cœur de l'hiver, quand les cerisiers sont dépouillés.

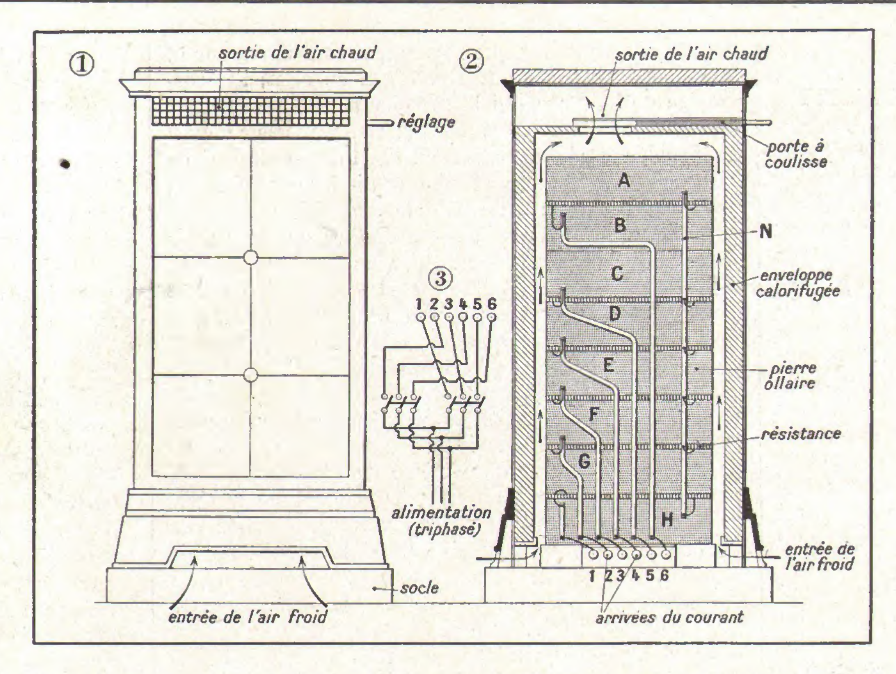


Fig. 2. — Les poêles à accumulation : accumulation par pierre olaire.

L'appareil ici montré est alimenté par du courant triphasé, dont le neutre est en N. De A à H, huit blocs de pierre olaire qui recouvrent des résistances et reçoivent d'elles les calories à accumuler. En 3, l'indication de deux régimes de marche. — Lorsque la porte à coulisse est complètement fermée, aucune circulation d'air n'est possible. Dès qu'on l'ouvre, l'air chaud s'échappe dans la pièce et l'air froid, qui vient régulièrement le remplacer, entre dans l'appareil par la partie inférieure. — Type *Sauter*.

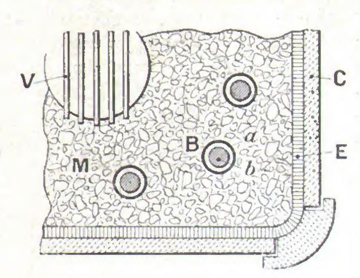


Fig. 1. — Les poêles à accumulation (coupe horizontale schématique).

Certains constructeurs n'emploient pas la pierre olaire pour l'accumulation des calories, mais des cailloux de silice qu'on voit ici en M. La masse est chauffée par des éléments (fil en spirale) tels que B dont *a* est l'enveloppe en acier et *b* le corps de chauffe proprement dit. Elle est protégée contre toute perte de chaleur par convection au moyen d'un calorifuge E qui la sépare des carreaux de faïence C. En V, registre à ailettes qui permet à l'usager de régler à volonté la sortie de l'air chaud.

La réalisation de cette idée nécessitait deux solutions : trouver le bocal à calories; trouver la substance qui les y conserverait incorporées.

La première était facile. Le corps même du poêle, au milieu duquel passerait le courant, serait enveloppé d'une substance calorifuge qui ne brûlât pas à une température relativement très élevée, de l'amiante ou de l'air. Ainsi les calories y demeureraient-elles prisonnières, hors de tout contact avec le voisinage. Le revêtement extérieur, plaques de porcelaine par exemple, ne serait que le décor d'un appareil qui doit faire figure suffisante dans n'importe quelle pièce d'un appartement soigné.

La deuxième solution, celle de la substance où les calories peuvent s'accumuler à haute teneur, était plus malaisée. Il fallait trouver une substance qui possédât une capacité calorifique très élevée, un très haut pouvoir d'absorption de calories.

Or le corps qui a la plus forte capacité calorifique est l'eau. Dans l'échelle de cette capacité on lui a donné le chiffre 1, qui est le maximum. Malheureusement l'eau a, par contre, une propriété qui la rend, sans discussion, impropre à un poêle à accumulation : dès qu'elle atteint la température de 100°, — température qui est précisément caractérisée par ce phénomène, — elle nous fausse compagnie en se transformant en vapeur, en créant en même temps des pressions qui croissent énormément avec la température! Bref, il a fallu chercher une autre substance d'accumulation ; on a essayé des substances *inertes*.

L'une de celles qui d'abord semblent convenir est la fonte de fer. Mais elle n'a pour capacité calorifique que 0,10 — dix fois moins que l'eau!... La brique, 0,20 — cinq fois moins que l'eau !... Et cependant ces substances sont préférables à l'eau en cet emploi, car la quantité de chaleur qu'on emmagasine dans de l'eau portée de 10° à 100°, par exemple, reste inférieure à celle qu'on emmagasine dans le même poids de matière réfractaire qu'on peut porter de 10° à 500°. D'autre part, à poids égal, le volume de l'eau serait plus grand.

Les constructeurs de poêles à accumulation — l'histoire a pris naissance à l'étranger, il y a quinze ans — ont fini par adopter quelques-uns des cailloux de silice (fig. 1), la majorité des blocs d'une substance qu'on nomme *pierre olaire* (fig. 2).

La pierre olaire. — La pierre olaire est généralement fort peu connue. Il est bon d'avoir d'elle quelques indications au moins sommaires, car nous la retrouverons plus tard dans les cuisinières à accumulation. Elle figure d'ailleurs — en dehors du programme ménager de ces études — dans certains fours électriques modernes, utilisés avec succès par la boulangerie et la pâtisserie, notamment dans le sud-ouest de la France. Le qualificatif d'*olaire* vient à cette pierre du fait qu'elle donne à la main la sensation d'une surface huilée (*oleum*, huile). On écrit aussi *ollaire* (d'*olla*, pot). C'est un silicate de magnésie hydratée. Elle est blanche à l'ordinaire.

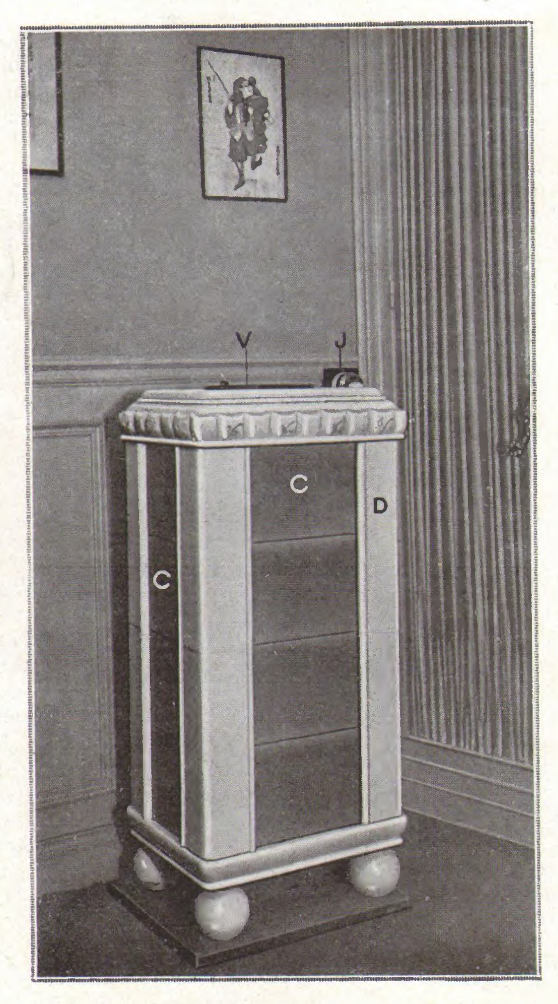


Fig. 3. — Un poêle à accumulation.

La plate-forme qu'on voit sous le socle en répartit le poids sur le plancher. (Voir coupe schématique de cet appareil à la fig. 1.) — C, plaques en faïence. — D, encoignures en faïence. — J, commutateur. — V, registre à ailettes par lequel sort l'air chaud. — Type *Therma*.

Quand les oxydes la colorent, des veinules, qui vont du vert gris au vert foncé, lui donnent l'aspect d'un marbre et justifient son surnom de *pierre serpentine*. Elle est alors utilisée pour la décoration aussi de certains monuments et la fabrication de menus articles de luxe (cendriers, etc.).

Les principaux gisements de pierre olaire qui soient exploitables sont situés dans la Suisse centrale, notamment dans le Valais, à des altitudes de 2.000 à 3.000 mètres ; d'autres, moins importants, existent en Bavière et dans les Pyrénées. Les meilleures pierres, celles dont la chaleur spécifique et le poids sont en même temps les plus élevés, proviennent de la Suisse.

A l'état sec, leur durée est à peu près indéfinie. Les intempéries les effritent. Cependant, les serpentines foncées peuvent supporter, sans modifications apparentes et pendant fort longtemps, des changements brusques et continuels de température.

A tous égards, la pierre olaire verte est donc préférable. Son poids spécifique varie de 2,4 à 2.8. Sa dureté à la pénétration est de 5 à 6; mais elle éclate facilement sous un choc.

Sa capacité calorifique est 0,3. Si l'on porte une pierre olaire verte à la température de 350° par exemple, elle absorbe plus de 250.000 calories au mètre cube, soit près de 300 kilowatts. Or, un poêle à accumulation est normalement prévu pour une durée de décharge utile de huit à douze heures au maximum.

Le poêle à accumulation n'est pas tout à fait comparable au poêle à bois, à charbon ou à gaz, qui rayonne sa chaleur par toute la surface de son corps, si j'ose dire. D'ordinaire ses parois sont modérément chaudes (s'il a été soigneusement calorifugé par son constructeur) et doivent de toute nécessité le demeurer. Le poêle à feu est comparable à la bouteille d'eau chaude que les frileux glissent dans leur lit ; le poêle à accumulation, à une bouteille thermos assez mal isolée.

Par certains orifices seulement, toujours aménagés dans sa tête, le poêle à accumulation émet dans la pièce un courant d'air qui, entré froid par le socle, s'échauffant au contact des pierres, devenant par là plus léger, monte dans l'appareil et en sort très chaud. On règle l'intensité du courant ou même on le supprime, au moyen d'une tirette qui actionne soit un registre (fig. 3), soit de petits volets. C'est, en somme, on le voit, une sorte de petit calorifère à air chaud très ramassé.

Lorsque le poêle est installé dans une salle à manger, il est commode qu'il comporte une cavité rectangulaire où se maintiennent chaudes les assiettes.

Le plus souvent l'alimentation n'est faite qu'en courant de nuit, soit que l'usager la commande à la main, soit que l'interrupteur horaire appliqué déjà à un chauffe-eau (voir *L'Illustration* du 10 mars 1928) le dispense de toute intervention.

Le poêle à accumulation fonctionne d'ailleurs très bien aujourd'hui, car son école a été faite il y a longtemps en Suède, en Norvège et en Suisse où il il est fort répandu (1). Certains constructeurs, alsaciens notamment, ont de cet appareil une expérience complète.

Assez fréquemment ce poêle n'est qu'à peine calorifugé; il rayonne alors constamment, à très petite allure, même lorsque le courant d'air chaud est fermé. La pièce demeure ainsi « dégourdie » par la seule présence de l'appareil suintant lentement ses calories.

On ne fait jamais au poêle à accumulation d'autre reproche que celui de son poids, qui est relativement énorme. Il semble faire partie de l'immeuble par destination. Mais il est aussi solide et indifférent aux chocs que les murs mêmes de l'immeuble.

Baudry de Saunier.

(A suivre.)

(1) En France, le poêle à accumulation vient peu à peu en faveur. D'une statistique tenue de 1922 à 1927 inclus, il résulte par exemple qu'à Lyon il y avait 7 de ces appareils en 1922, et 103 en 1927. On compte atteindre le chiffre de 500 à la fin de cette année-ci.



Un campement en plein air de sinistrés smyrniotes.

LES TREMBLEMENTS DE TERRE D'ASIE MINEURE

L'Asie Mineure, particulièrement dans la région de Smyrne, vient d'être le théâtre d'une succession de tremblements de terre qui ont causé des dégâts matériels considérables et coûté de nombreuses vies humaines. C'est une véritable catastrophe nationale qui a éprouvé cette partie de la Turquie.

Les premières secousses furent ressenties dans la nuit du vendredi 30 au samedi 31 mars. Elles débutèrent à deux heures et demie du matin par un ébranlement particulièrement violent, d'une durée de trente secondes, qui fut suivi de six autres plus courts, jusqu'à 10 heures. Il y eut ensuite une accalmie. Mais le sol se mit à trembler de nouveau le lundi 2 avril à partir de 21 heures et pendant les deux journées suivantes, augmentant encore l'étendue du désastre.



Minaret ébranlé et lézardé.

Le centre de ce mouvement sismique paraît avoir été à Tourbali, au sud-est de Smyrne. Sur 2.073 maisons que compte cette localité, 1.660 se sont effondrées dès le premier instant, faisant une centaine de victimes dont vingt morts. Dans la banlieue de Tourbali tous les villages ont été sérieusement éprouvés. Les statistiques officielles accusent dans l'un 150 maisons détruites et 40 blessés, dans un autre 8 morts et 16 blessés. Cinq de ces villages sont devenus complètement inhabitables.

A Smyrne même, le tremblement de terre a démoli entièrement une trentaine de maisons et il a plus ou moins fortement endommagé 300 autres immeubles parmi lesquels six mosquées, quatre écoles, cinq fabriques, un hôpital, deux cinémas et la tour de l'horloge. Le quai a été lézardé, le sol est crevassé, les rivières ont débordé, des sources d'eau chaude ont jailli un peu partout, notamment dans les locaux de la douane, et les habitants affirment avoir vu, la première nuit, une longue flamme s'élever vers le ciel à l'entrée de la rade.

Les autres localités qui ont le plus souffert sont celles de Karschyjaka, sur la rive nord du golfe de Smyrne, où seize maisons ont été détruites et plus de cent endommagées, et où il y a eu une dizaine de morts et de nombreux blessés ; de Baindir, au sud-est, où des mosquées et des bâtiments se sont écroulés ; de Karabouroun, de Tépé-Keuy et d'Ertegroul. Le tremblement de terre a d'ailleurs été ressenti jusqu'à Ouchak, et un éboulement de montagne s'est produit sur la route de Trébizonde à Erzeroum, interrompant les communications sur une distance de 300 mètres. On a également enregistré des secousses dans les îles.

Dans toutes les régions sinistrées le spectacle est lamentable. La population tout entière a quitté les maisons et campe en plein air ou sous les tentes que l'administration du Croissant Rouge et le gouvernement ont expédiées sur les lieux pour venir en aide aux sans-abri. Le président de la République a envoyé au vilayet de Smyrne un télégramme de condoléances et mis à sa disposition un premier crédit de 100.000 livres turques pour faire face aux besoins les plus urgents.

La seconde série de secousses a affecté principalement le district de Dagh Kizildja où plus de cinq cents maisons, sept mosquées et quatre écoles ont été détruites dans dix-sept villages.

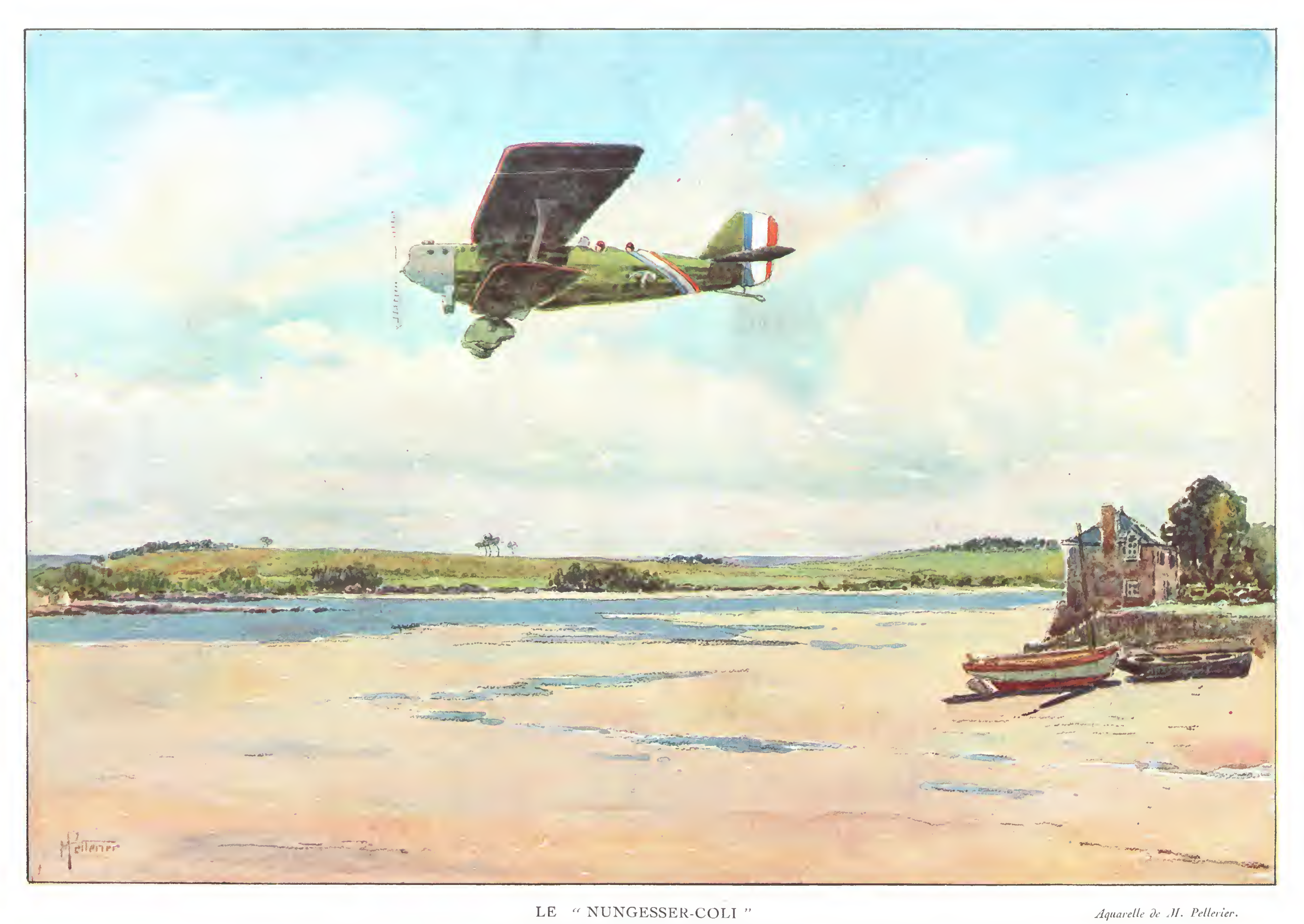
Le tremblement de terre de la région de Smyrne paraît en corrélation avec des troubles sismiques qui affectent en ce moment non seulement l'Asie Mineure, mais les Balkans. C'est ainsi que, le 14 avril, des secousses d'intensité différente ont été ressenties dans les vilayets de Brousse et de Biledjik, à Constantinople, à Andrinople, en Thrace, en Yougoslavie, au sud-est de Belgrade, et surtout en Bulgarie méridionale. En ce dernier endroit, le séisme a été extrêmement violent. A Teherpan, ville de 10.000 habitants située entre Philippopoli et Stara Zagora, il y a eu, outre d'abondants dégâts matériels, une trentaine de tués et de nombreux blessés. On compte également des morts en d'autres villes comme Borissovgrad, Stara-Zagora et Philippopoli. La catastrophe de Bulgarie semble être aussi importante que celle de Smyrne.



Un autre minaret dont la coupole s'est écroulée sur la première terrasse.



Une évocation bien involontaire de « la Fuite en Egypte » : jeune femme quittant les lieux du sinistre avec son bébé.



LE « NUNGESSER-COLI » *Aquarelle de M. Pellerier.*

Avion de Costes et Le Brix qui a survolé l'Europe, l'Afrique, traversé l'Atlantique et parcouru les trois Amériques.

Ce même avion avait également, dans des raids précédents, survolé l'Asie, ce qui porte la distance franchie par ses ailes à plus de 100.000 kilomètres.

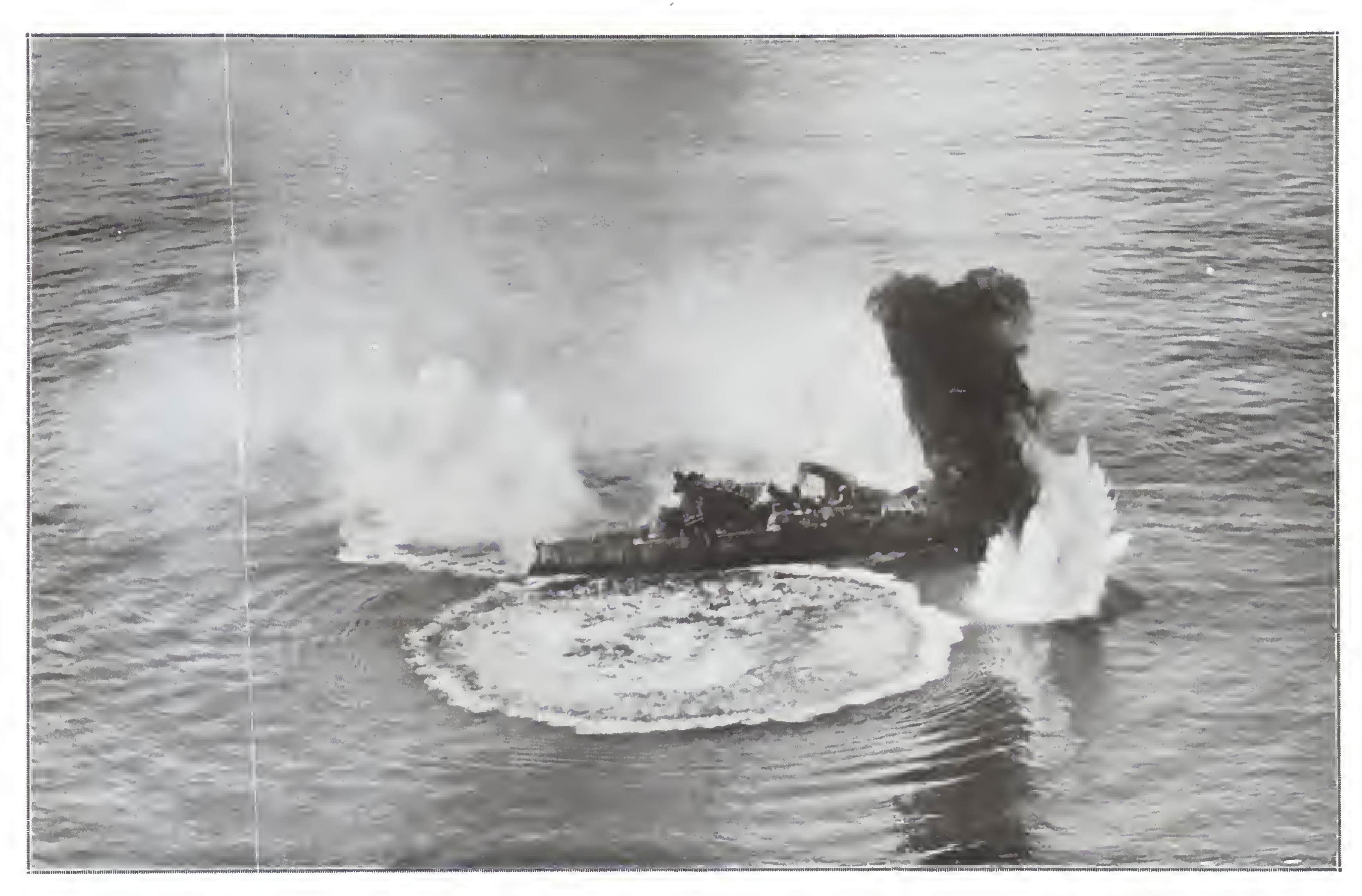


LE PIC AROAÏ ET LA CASCADE DE FAATAÜA, DANS L'ILE DE TAHITI

(Aquarelle exécutée par Pierre Loti au début de l'année 1872.)



Manœuvres en Méditerranée : muraille de fumée défendant des unités de la flotte britannique à la fois contre des attaques aériennes et contre un bombardement naval.



NOUVEAUX ASPECTS DE LA LUTTE SUR MER. — Manœuvres aux Etats-Unis : bombardement aérien du vieux cuirassé *Virginia.*

Voici deux images caractéristiques de l'évolution incessante de ces deux phases de la bataille : l'attaque, la défense. En bas, on assiste au bombardement du vieux bâtiment *Virginia,* aux Etats-Unis, par des forces aériennes. L'effet en est redoutable, nous rapporte-t-on, et surtout quand le projectile, au lieu de toucher directement le but, tombe à proximité, à une certaine profondeur, où il détermine de terribles ravages. En haut, une photographie, prise au cours des récentes manœuvres navales britanniques en Méditerranée, nous montre comment les flottes peuvent se garder à la fois contre les attaques venues de la mer et contre celles venues du ciel. Une émission de vapeurs chimiques constitue d'abord un plafond protecteur, puis un mur vertical. Pour atteindre leur objectif, les navires adverses devraient se trouver presque sur le but visé et les avions lancer leurs torpilles à quelques pieds seulement de hauteur.

LA STATION BIOLOGIQUE DE ROSCOFF (FINISTÈRE)

Roscoff, jadis ville de corsaires et ville de fraudeurs, aujourd'hui l'un des centres maraîchers les plus actifs de la Bretagne, a aussi l'honneur de posséder le plus important des laboratoires maritimes français et, avec Naples, Woods-Hole et Plymouth, l'un des plus fréquentés du monde.


H. de Lacaze-Duthiers, fondateur de la station.

C'est H. de Lacaze-Duthiers qui, il y a un demi-siècle, pour apporter sa contribution au relèvement intellectuel de notre pays que la guerre de 1870 venait d'abattre, eut le premier l'idée de faire de ce petit port côtier, encore inconnu des touristes, le centre de ses recherches scientifiques :

« Ce sera l'inoubliable mérite de Lacaze-Duthiers, écrit M. Ch. Pérez, l'éminent directeur du laboratoire, d'avoir voulu conduire ses élèves au bord de la mer pour les initier sur place à une zoologie vraiment vivante et d'avoir été le premier fondateur de nos laboratoires maritimes. »

Nul autre en effet que ce port ne se prête mieux à l'étude de la flore et de la faune marines. Protégé comme par une digue naturelle par l'île de Batz qui le sépare de la mer ouverte et brise la houle du large, il jouit d'une température exceptionnelle qui, pendant des années, accrédita la croyance aux influences bienfaisantes du Gulf-Stream (1).

« Ces circonstances, ajoute M. Pérez, en font pour le zoologiste un coin prédestiné. Ces eaux claires et abritées forment un merveilleux aquarium où grouille la population marine. »

Les eaux de Roscoff, en effet, sont parmi les plus riches que l'on puisse trouver en plantes marines de tout genre : les goémons, assemblage de fucus, de laminaires, de zostères, constamment jetés à la côte par les tempêtes et amenés par les courants violents dans les criques et les fiords dont ce rivage abonde, sont une des ressources les plus précieuses du pays.

Un savant, M. Pruvot, dans un rapport inséré dans les *Archives de zoologie expérimentale et générale*, énumère, sans tenir compte des vertébrés, 845 espèces animales : Procordés, 79. Mollusques, 232. Crustacés, 118. Vers, 337. Echinodermes, 28. Cœlentérés, 51.

Quelle précieuse matière de recherches pour le biologiste !

H. de Lacaze-Duthiers installa d'abord son laboratoire dans une vieille maison louée à cette intention, en bordure du quai ; mais cette installation était bien précaire. Il s'assura les services d'un manœuvre, à la fois marin, pêcheur et garçon de laboratoire, qui allait puiser à la mer, seau par seau, l'eau nécessaire à l'alimentation de quelques cristallisoirs. Il réussit ensuite à acquérir, dans l'angle formé par l'avancée du vieux quai et la grand'place de l'église aux clochetons Renaissance, une suite de maisons de bourgeois d'autrefois enrichis par la course ou la fraude et dont les fenêtres en pierres de taille se paraient de frontons triangulaires flanqués de volutes, rehaussés de denticules et de figures symboliques.

Ces maisons, faites pour durer, étant contiguës, il fut facile d'en percer les murs mitoyens et d'établir à l'intérieur un couloir donnant sur des salles claires et spacieuses... Tous ces perfectionnements successifs furent l'œuvre de M. Y. Delage, qui a fait de la station de Roscoff un centre d'études réputé dans le monde entier.

Grâce à l'amabilité de M. Cozic, aide-préparateur au laboratoire, et en l'absence de M. Pérez, retenu par une mission importante en Pologne, j'ai pu visiter, dans tous ses détails, cet établissement de premier ordre qui s'est totalement transformé depuis neuf ans. J'ai le devoir de dire que M. Cozic fut à chaque pas le guide le plus éclairé et le plus complaisant.

Au rez-de-chaussée de ces maisons seigneuriales, nous admirons, dans son décor de ripolin d'une blancheur éblouissante, le laboratoire de chimie meublé d'armoires vitrées, de tablettes à carreaux blancs, de tables d'études en lave blanche. Ici, l'étudiant trouve

(1) Dans un article récent, paru ici même, M. le commandant Rondeleux a démontré que cette croyance repose aujourd'hui sur des faits d'expérience incontestés.


M. Charles Pérez, directeur de la station biologique, dans son laboratoire.

à la portée de sa main toutes les forces naturelles que l'homme a captées. Il suffit au travailleur de tourner un robinet et il a aussitôt à sa disposition l'eau de mer, l'eau douce, le gaz, l'électricité, le... vide. A cet effet, chaque robinet a sa couleur propre : rouge, bleu, jaune, etc. Sur ce même palier se trouve le magasin des réactifs et des produits chimiques dont les flacons de toutes sortes et de toutes couleurs forment comme des armées rangées en bataille.

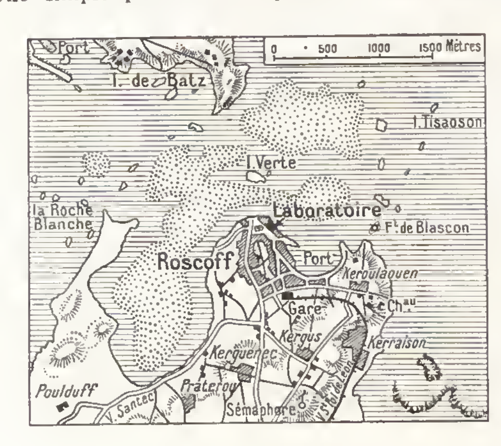
Enfin, à l'extrémité du couloir, nous visitons la salle des travaux pratiques réservés aux débutants et qu'orne un buste du maître Lacaze-Duthiers, œuvre remarquable d'un sculpteur espagnol.

Cette installation toute moderne est due à l'initiative vigoureuse du directeur actuel de la station biologique de Roscoff, M. Ch. Pérez, professeur de zoologie à la Sorbonne, et qui consacra sa leçon d'ouverture du cours de zoologie, le 6 novembre 1922, à la station de Roscoff. Car il faut savoir qu'un régime d'union personnelle lie le laboratoire à la chaire de zoologie de la Faculté des sciences de Paris.

Montons maintenant au premier étage du vieil édifice. Ici se trouvent encore de vastes salles parfaitement éclairées. Les deux plus importantes sont réservées à la bibliothèque et aux collections.

La bibliothèque, soigneusement entretenue et pourvue d'un mobilier convenable, n'a qu'un nombre trop réduit d'ouvrages scientifiques et notamment de périodiques. Elle contient toutefois, sous une belle reliure carmin, toute la collection de la célèbre « Relation de voyage du navire *le Challenger* », don magnifique de S. M. Edouard VII, roi d'Angleterre. Elle possède aussi les beaux ouvrages brochés relatant les campagnes scientifiques du prince de Monaco dont on connaît la longue carrière de navigateur et qui fut à plusieurs reprises un des bienfaiteurs de la station.

Une simple porte nous sépare des collections. Sur



La baie de Roscoff.

les nombreuses étagères de meubles *ad hoc* est exposée la plus étonnante variété d'espèces animales et végétales que la région de Roscoff puisse offrir à la curiosité du visiteur. Dans de grands bocaux pleins de formol ou d'alcool baignent d'innombrables poissons, depuis le *mullus barbatus* (surmulet) au mufle grimaçant jusqu'au poisson volant aux ailes raides, en passant par le petit requin de nos mers ou « peau bleue » si effrayant à voir. Les oiseaux de mer sont également représentés : l'eider, le courlis, la barche, le goéland, voire même le canard commun. Des vitrines entières sont occupées par toute la faune soigneusement classée des invertébrés marins.

Enfin, mentionnons à ce même étage la salle de physiologie dont la première fondation est due au docteur Henri de Rothschild et dont l'aménagement complet a été rendu possible grâce aux fonds de la journée Pasteur.

Par un couloir latéral, construit en équerre avec le vieux bâtiment, nous accédons au nouvel aquarium qui a remplacé des baraquements en planches et qui a été construit sur les plans de M. Y. Delage. Arrêtons-nous un instant à l'entrée des boxes qui s'ouvrent sur ce couloir et où le travailleur trouve à la portée de sa main bacs ou viviers munis d'une double canalisation d'eau douce et d'eau de mer, prises de courant électrique, microscopes, etc.

La réunion de ces boxes constituait avant la guerre et constitue encore aujourd'hui un petit centre international. Toutes les nations du globe peuvent y envoyer des savants et des étudiants qui s'y réunissent, suivant le mot heureux de M. Pérez, comme en un « petit congrès international permanent ». Ces stalles sont subventionnées par les gouvernements étrangers qui veulent faire profiter leurs nationaux des ressources de la station. Actuellement, deux stalles sont louées par la Belgique ; une par la Pologne ; une par la Suisse ; deux par l'Institut des sérums et vaccins *Docteur J. Cantacuzène*, de Bucarest (1), sans parler de celles qui sont réservées à nos institutions scientifiques. Dans son rapport sur la station biologique de Roscoff, publié en 1926 par les *Annales de l'Université de Paris*, M. Pérez donne une statistique éloquente du contingent étranger venu au laboratoire. Ce nombre s'élève, pour les cinq dernières années, à un total de cent trente-neuf personnes.

Pour donner à nos lecteurs une idée de l'intérêt des études que poursuivent ici les étudiants, entrons dans l'une de ces stalles dont la large baie s'ouvre sur la mer et un archipel d'îles vertes... Dans celle-ci, un jeune étudiant, élève de l'Ecole normale supérieure, indifférent, semble-t-il, au merveilleux décor, se penche

(1) Le docteur Cantacuzène, qui dirige cet Institut d'université, est un grand ami de la France. Savant éminent, il continue, à Bucarest, l'effort de Pasteur dont il fut l'élève.



La bibliothèque.

sur la lunette d'un microscope. Il accueille avec complaisance le correspondant de *L'Illustration* et l'invite même à examiner sur la plaque de verre le petit organisme qu'il a recueilli dans les vasières. Je regarde à mon tour et je vois, comme des becs d'oiselets attendant leur pâture, les cisailles dressées du bryozoaire s'ouvrir et se fermer par des contractions spasmodiques. Spectacle tout à fait nouveau pour un profane, et comme on comprend l'enthousiasme des jeunes gens que des maîtres éminents initient à ces miracles de la nature!

Descendons quelques marches et nous voici dans l'immense salle vitrée du rez-de-chaussée, exposée à la lumière du Nord, où sont installés les grands aquariums. Tout autour de la salle, sur des tables de granit, sont disposées les cuves pleines d'eau de mer où sont conservés vivants les animaux et les plantes...

Au centre, un vaste bassin aux fonds couleur bistre rappelle les riches colorations des profondeurs maritimes. Ici, des plantes rares vivent de leur vie obscure, des animaux étranges évoluent dans l'eau limpide : la *sèche* à la bouche enrubannée, au corps de gros cloporte tigré, l'*aplysie* au corps gélatineux de limace, couleur d'encre, avec ses deux cornes molles de bovidé, l'*anémone de mer,* véritable fleur des profondeurs aux fines corolles violacées, l'*échinaster* d'un rouge éclatant, croix lumineuse sur les fonds de laque ; *spirographes*, semblables à des tubes en caoutchouc d'où jaillissent, en faisceau lumineux, de raides tentacules, et toute la série si curieuse des œufs de poissons: *raies, roussettes,* etc.

Dans ce vaste hall, des matériaux précieux et vivants s'accumulent, tandis qu'à l'étage supérieur vingt-cinq belles salles sont attribuées comme cabinets personnels aux travailleurs qui poursuivent des recherches originales...

Nous avons parcouru les parties essentielles de l'établissement, mais la station est un organisme qui se suffit à lui-même. A-t-il besoin de gaz ? Il le fabrique à l'aide de deux générateurs de gaz d'essence (système Gazamoi). Veut-il de l'eau douce ? Il la collecte sur la toiture de la terrasse de l'aquarium. De l'eau de mer ? Il en emmagasine 300 mètres cubes dans un réservoir immense situé sur les bastions du vieux fort désaffecté dont on voit encore les murs d'enceinte en bordure de mer. Une pompe rotative électrique placée dans l'atelier des machines permet de refouler dans cette citerne l'eau de mer d'un vivier construit devant le front du laboratoire. Il suffit de peser sur le levier d'une dynamo et l'électricité fait ce miracle!

L'atelier des machines lui-même mérite une visite, et M. Pérez a mis en service de grandes machines-outils acquises par M. Delage (tour, perceuse, fraiseuse, mortaiseuse, etc.). Tous ces rouages sont nécessaires pour les réparations urgentes, étant donné que Roscoff n'est qu'une petite ville de 4.000 habitants, dépourvue des ressources du machinisme moderne...

En dehors des bâtiments que nous venons de parcourir, il faut mentionner encore le vivier ménagé sur la grève et formant demi-lune, muni d'un pourtour. Sur ce pourtour, maintenu obscur, s'établit spontanément une faune spéciale toujours à la portée des travailleurs, le vivier pouvant être mis à sec à marée basse...

L'un des charmes de la station, c'est le jardin limité par les diverses constructions qui l'encerclent de toute part. Ce jardin est particulièrement intéressant en raison de sa flore spéciale qui rappelle celle des tropiques. Il est planté d'eucalyptus géants dont les branches serpentiformes s'étalent à l'aise, abritées des vents du Nord par la terrasse de l'aquarium ; d'agaves aux feuilles charnues bordées d'épines acérées ; de palmiers puissants aux inflorescences en feu d'artifice ; de fusains toujours verts ; de plantureuses rhubarbes ;



Laboratoire d'élève.

de sycomores aux feuilles palmiformes. Charmant refuge, aux heures chaudes, pour les étudiants qu'effraye la nudité torride de la côte. Une grande porte en fer forgé ornée d'une pieuvre stylisée ferme cet éden.

Du point de vue scientifique, nous avons dit l'essentiel des ressources que le zoologiste peut trouver à la station de biologie. Nous sommes loin d'avoir épuisé le sujet. La station fournit le logement à un grand nombre d'étudiants français et étrangers qui couchent dans des chambres ou dortoirs confortables mis à leur disposition, mais ils prennent leurs repas au dehors.

Tout cela ne va pas sans une dépense considérable. Car la station doit entretenir, outre les barques et vedettes à moteur, indispensables à l'exploration des fonds marins, un car puissant pour les excursions lointaines, permettant d'emmener un grand nombre de personnes. Un personnel spécial est nécessaire pour assurer la direction et l'entretien de ce matériel : marins, chauffeurs, etc.

Or, quelles sont les ressources budgétaires de la station? Rien de stable, en dehors de la subvention fixe de l'Etat qui s'élève à 100.000 francs, mais dont la majeure partie est absorbée par les salaires du personnel, cependant maigrement rétribué.

« Au cours de l'année 1925, écrit M. Pérez, s'il a pu être fait face aux dépenses urgentes d'acquisition de livres et d'appareils, c'est uniquement en faisant appel au crédit exceptionnel de 200.000 francs accordé par l'Académie des sciences sur les fonds de la journée Pasteur. » Cette somme est importante, mais elle n'a constitué qu'une donation exceptionnelle et est actuellement presque épuisée. Le laboratoire compte surtout sur les dons des généreux bienfaiteurs qui veulent bien s'intéresser à cette œuvre scientifique. Sur des plaques de marbre, aux murs de l'aquarium, on peut lire les noms des donateurs qui ont aidé la station à vivre. Relevons, pour les plus grosses sommes, les noms du prince Roland Bonaparte, de Philippe Bunau-Varilla, du prince Albert de Monaco, du baron Henri de Rothschild, d'Edouard de Rothschild, de Max Schultz, de E. Deschamps, de la Société des amis de l'Université, de la Ville de Paris. N'oublions pas de mentionner le nom de Jean Chalon, de Namur, qui fit bénéficier la station d'une somme de 30.000 francs et fut le créateur du jardin.

Aussi bien doit-on dire que la station biologique de Roscoff, véritable personne morale, pratique le sentiment de la reconnaissance et n'oublie pas ses bienfaiteurs. L'image de tous ceux qui, à quelque degré, ont contribué à créer et à faire prospérer cette œuvre, éminemment utile à l'avancement des sciences, demeure avec les vivants. A l'extérieur de l'édifice, sur la petite place qui ouvre une heureuse perspective sur la belle église et son ancien cimetière, nous remarquons une réplique en bronze du buste de Lacaze-Duthiers que nous avons déjà admiré dans le laboratoire commun des étudiants. Sa belle figure expressive de général de l'Empire se dresse au sommet d'une stèle en marbre rose décorée de motifs d'algues et de coquillages. Ce monument fut élevé par souscription publique.

M. Delage, le digne successeur de Lacaze-Duthiers, est représenté en bas-relief dans le jardin, au pignon d'une des constructions anciennes, dans un encadrement de feuilles de lierre vivace. Il est occupé à réaliser la parthénogénèse des œufs d'oursin. L'ancien préparateur lui-même, M. Marty, si modeste qu'ait été son rôle, figure aussi en médaillon dans le vestibule de l'aquarium.

Au laboratoire, on n'oublie personne, parce que le labeur de ces hommes de foi fut désintéressé. Ils n'ont ambitionné ni la fortune, ni les honneurs ; ils sont venus se retirer de longs mois en ce coin perdu de France pour travailler obscurément loin du tumulte des villes, et toute une laborieuse phalange de disciples les ont suivis pour parfaire leurs travaux, compléter leurs patientes recherches et tâcher de découvrir le secret de la genèse et de la vie de ces multiples organismes que l'océan illimité renferme en ses profondeurs.

Honneur à eux! Honneur aussi à la science dont les savants sont les prêtres et les missionnaires! Et puisque des maîtres éminents, du haut de leur chaire, font chaque jour appel à la générosité publique en dénonçant la « grande pitié » de nos laboratoires, n'est-ce pas l'occasion de répéter, en terminant, les éloquentes paroles que M. Ch. Pérez faisait entendre, le 6 novembre 1922, dans sa chaire de zoologie à la Sorbonne, en plaidant pour son cher laboratoire de Roscoff ?

« A vous qui m'écoutez de seconder nos efforts, de travailler de la manière la plus persuasive à créer, à entretenir le courant de générosité efficace, le seul qui peut sauver nos laboratoires, qui doit les sauver, si l'on ne veut pas que s'éteigne, sur nos autels désertés, le feu sacré que nous avons tant de peine à entretenir et que s'éclipse définitivement la lumière que le monde entier attend de notre pays. »

René Villard.



Yves Delage, prédécesseur de M. Pérez à la direction de la station biologique.



Ensemble des bâtiments du laboratoire, avec, à gauche sur la plage, le mur de soutènement du vivier ; au fond à droite, le clocher de Roscoff.



La grande salle des aquariums et des bacs d'observation.



Le vivier, dont chaque marée vient renouveler l'eau.

UN GRAND LABORATOIRE MARITIME FRANÇAIS : LA STATION BIOLOGIQUE DE ROSCOFF

Photographies Lucien Bailly.



INAUGURATION, A VIMOUTIERS (ORNE), DU MONUMENT A LA MÉMOIRE DE MARIE HAREL, CRÉATRICE DU CAMEMBERT

Eugène L'Hoëst, sculpteur. — A droite, devant le monument, M. Millerand et M. Dentu, maire et sénateur. — *Phot. J. Clair-Guyot.*

La créatrice du camembert, Marie Harel, vient d'être à l'honneur. Déjà, l'an dernier, une stèle commémorative avait été élevée à Vimoutiers, le chef-lieu de canton dont dépend la petite commune de Camembert. Si tous ceux qui ont dégusté avec gourmandise l'onctueux, crémeux et savoureux fromage avaient offert leur obole, le monument qui a été inauguré dimanche dernier eût été d'or massif. Tel quel, il est digne cependant de l'ingénieuse femme dont il perpétuera, sinon les traits, car nous ne savons que fort peu de choses sur elle (nous ignorons même la date de sa mort qui ne figure pas sous la dédicace), du moins sa mémoire. La statue, œuvre du sculpteur E. L'Hoëst, représente une fermière portant le fichu, le tablier, les sabots, la coiffe de dentelles et la croix d'or classiques ; sur la hanche, elle tient le pot au lait normand, la « cane » de cuivre de Villedieu-les-Poëles. Derrière se dresse un portique des halles, — ces halles où se débitent tous les jours tant d'exemplaires de ce délicieux produit dû à Marie Harel et qui, de là, de ce centre qu'est Vimoutiers, gagne les autres régions de la France et l'étranger. C'est une véritable industrie en effet, et des plus prospères, qu'a engendrée l'humble fermière normande née en 1761. Tour à tour M. Millerand, sénateur de l'Orne, qui présida le banquet de 300 couverts, M. Dentu, sénateur, et M. Saffray, président du syndicat du camembert, dirent ses mérites et ceux du fromage qu'elle inventa. L'assistance, très nombreuse à l'occasion de l'assemblée des producteurs de la vallée d'Auge, s'associa chaleureusement à cet hommage.

LA « MISS FRANCE » DE 1928

Comme l'année dernière, doit avoir lieu, à Galveston, au Texas, en juin, le concours de « la plus belle femme du monde », « Miss Universe », et, comme l'année dernière aussi, la championne française a été désignée par un jury de peintres, de sculpteurs et d'artistes que M. Maurice de Waleffe avait réuni au *Journal*. « Miss France 1928 » se nomme Mlle Raymonde Allain. Elle a dix-huit ans, elle est d'origine bretonne, fille et petite-fille d'avocats. Elle est brune



Mlle Raymonde Allain.
Phot. G.-L. Manuel.

aux cheveux longs, avec des yeux gris vert, grande, élancée et d'une impeccable plastique. Elle a été choisie parmi trois cents candidates. N'y aurait-il donc que trois cents Françaises à se croire « la plus belle femme de France »?

LES SURPRISES DE GLOZEL



Les nouvelles fouilles de Glozel.
Au centre, au bord de la tranchée : MM. Foat (tête nue), puis Sodermann, assistant de M. Locard, et le Dr Arcelin ; tout à fait à droite, M. Loth.

La troublante affaire de Glozel, déjà fertile en péripéties, approcherait-elle de son dénouement, et ce dénouement tournerait-il à la justification de ceux qui ont cru, en dépit de toutes les singularités, à l'authenticité du gisement préhistorique et à la bonne foi des Fradin? Leur nombre, il faut bien l'avouer, diminuait de jour en jour. Mais voici qu'un fait nouveau s'est produit, qui provoque d'inattendues conversions. Les négateurs sont moins fermes, des sceptiques ont trouvé leur chemin de Damas... Les voies de l'archéologie prennent de bien étranges détours!

La dernière fois où *L'Illustration* a entretenu ses lecteurs de Glozel, dans son numéro du 4 février dernier, la contestation sortait du terrain épuisé de la polémique pour entrer dans le domaine judiciaire. Enfin d'accord sur un point, les adversaires décidaient de faire appel, pour les départager, à la conscience intègre des magistrats et à la rigueur de méthode de la police scientifique. Soudain l'on apprenait que, le 25 février, sur une plainte en escroquerie contre X..., régulièrement formulée par le docteur Regnault, président de la Société préhistorique de France, le procureur de la République du parquet de Moulins avait fait opérer une perquisition à Glozel par le commissaire de la brigade mobile de Moulins ; que les principales pièces du « Musée Fradin » avaient été saisies, à fin d'expertise ; enfin que, dans une étable appartenant aux Fradin, on avait découvert, dissimulés soigneusement dans un trou de mur, des galets gravés *en cours de fabrication* ainsi que des outils spéciaux — un polissoir de porcelaine effilé par un bout comme une aiguille, une lamelle de verre à la pointe en biseau, plusieurs limes portant encore la trace de la pierre qu'elles venaient de mordre — qui avaient manifestement servi à ce travail.

C'était contre les Fradin une présomption accablante. Mais ils ne se laissèrent pas accabler. Le lendemain même, leur défenseur obstiné, le docteur Morlet, prenait la contre-offensive : il protestait avec véhémence contre les conditions « anormales » où la perquisition avait eu lieu et, quant aux objets compromettants de la grange, il accusait formellement des antiglozéliens perfides de les avoir subrepticement déposés là, par une machiavélique machination. Hypothèse assez étonnante, au premier abord, mais dont, par la suite, on devait être amené à reconnaître qu'elle n'était peut-être pas tout à fait invraisemblable.

C'est ainsi que cette perquisition même, de laquelle on avait beaucoup escompté, s'avéra peu probante. Reste l'expertise des pièces du musée. Elle a été confiée aux services de l'identité judiciaire, dont le chef, M. Bayle, n'a pas encore publié son rapport. On l'attend avec impatience, mais on ne saurait reprocher à la science sa lenteur. Ce rapport, toutefois, ne sera qu'une opinion de plus, ajoutée à tant d'autres. On a vu, même devant la justice, des experts se tromper, de la meilleure foi du monde. Si leurs conclusions ne pouvaient être discutées, le métier d'avocat serait impossible. Un rapport, quelque savant qu'il soit, ne saurait avoir la valeur irréfutable d'un fait.

Or ce fait s'est produit : en présence d'une nouvelle commission, dans des conditions de contrôle qui rendaient toute supercherie impossible, de nouvelles fouilles pratiquées à Glozel, dans un terrain manifestement vierge, ont mis au jour des objets analogues à ceux du musée, et du plus haut intérêt archéologique.

C'est le 12 avril que ce second comité d'études s'est rendu à Glozel. Il était composé de la façon suivante : MM. Salomon Reinach, de l'Institut ; Depéret, doyen de la Faculté des sciences de Lyon ; Van Gennep, ethnographe ; Joseph Loth, professeur au Collège de France ; le docteur Bayet, professeur à l'Université de Bruxelles ; Roman, professeur de géologie à la Faculté de Lyon ; Audollent, doyen de la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand ; le docteur Foat, docteur en archéologie de l'Université de Londres ; le docteur Arcelin, des Fouilles de Solutré ; M. Tricot-Royer, de l'Université de Louvain ; M. Sodermann, chef du service de l'identité judiciaire de Stockholm, assistant actuel du docteur Locard, personnellement empêché par une indisposition.

A l'arrivée à Glozel, les membres du comité se divisèrent en deux groupes, qui firent choix, en toute liberté, de leurs emplacements respectifs, l'un près de la fosse ovale, l'autre en dehors du champ des morts, en lisière d'un boqueteau. Le travail des terrassiers commença : il avait pour but d'enlever la couche de terre végétale et de creuser ensuite dans la couche argileuse une tranchée permettant de fouiller le terrain en coupe. Malgré la pluie torrentielle, les chercheurs se mirent à l'œuvre avec ténacité. Ils trouvèrent d'abord, au premier emplacement, quelques morceaux de schiste et des cailloux, puis, à soixante centimètres de la surface du sol et à la base de la couche archéologique, un galet gravé, d'une finesse remarquable, portant une figure de renne. Ce fut le butin du premier jour. On recouvrit soigneusement de plâtre les fronts de taille, de manière à empêcher toute introduction frauduleuse, et l'on remit au lendemain la suite des recherches. Le second jour, sous un ciel plus clément, les fouilles reprirent et elles firent découvrir deux objets encore plus significatifs : une pendeloque en corne de cervidé, nettement fossilisée, et couverte de signes alphabétiformes, du type glozélien, et un fragment de brique cuite, très dure, portant lui aussi une dizaine de signes alphabétiques. Le lendemain encore, quelques autres fouilles eurent lieu, qui ne donnèrent pas de résultats.

Finalement, le procès-verbal suivant fut rédigé :

« Les membres soussignés du comité d'études, après avoir assisté à trois jours de fouilles à Glozel et vu sortir du sol dans des conditions de sûreté incontestables des objets importants analogues à ceux des deux collections connues Morlet et Fradin, se déclarent formellement convaincus que les trouvailles faites dans le champ dit des Duranton appartiennent au début de l'âge néolithique sans mélange d'objets postérieurs. »

L'importance de cette déclaration est considérable : quel que soit, en effet, le jugement porté par l'expertise légale sur *tous les autres objets glozéliens,* il ne saurait rien infirmer en ce qui concerne les nouvelles trouvailles.



M. Depéret, doyen de la Faculté des sciences de Lyon, indiquant, du doigt, la pendeloque mise à jour.



La pendeloque fossilisée et portant traces de l'alphabet glozélien. — *Photographies H. Besson.*

COURRIER DE PARIS

LA NYMPHE ÉCHO

Un industriel de mes amis avec lequel je m'entretenais ces jours-ci de l'évolution du style dans la correspondance commerciale m'a soumis malicieusement à une curieuse expérience. Il me fit asseoir devant un petit appareil, un peu moins volumineux qu'une machine à écrire, et le mit en marche en actionnant un commutateur. Puis, ayant approché de mes lèvres une sorte de tube acoustique muni d'une embouchure, il me pria de vouloir bien dicter mon prochain *Courrier de Paris* pour les lecteurs de *L'Illustration*.

Je me trouvais en présence d'un dictaphone, c'est-à-dire d'un de ces « secrétaires électriques » si répandus en Amérique et dont nous avons expliqué le mécanisme, avec, bien entendu, photographies à l'appui il y a deux ans. Cet ingénieux appareil fait entrer dans le domaine des affaires la technique si saisissante du diaphragme enregistreur et de la machine parlante. C'est tout simplement un brave petit phonographe qui a renoncé à moudre des fox-trot pour embrasser une carrière plus sérieuse. Modernisant l'antique tablette, son cylindre de cire recueille les paroles du banquier, du négociant ou du chef d'industrie et les transmet, intactes et vivantes, aux services de la dactylographie.



Silencieux et discret, le cylindre vierge tournait devant moi, prêt à happer au vol les premiers mots que je lui confierais. Un peu intimidé par cet impitoyable témoin de mon effort cérébral, je commençai pourtant à construire devant lui le premier paragraphe d'une chronique éventuelle que l'aiguille du microphone enferma dans la cire, au creux d'un imperceptible sillon. Arrivé au terme de mon épreuve, je fus invité à faire machine en arrière et à contrôler le résultat de mon travail. Une pression sur un levier transforma le dispositif récepteur en appareil émetteur. Et, de l'énigmatique embouchure, ma voix s'évada, articulant avec une solennité inattendue mon petit devoir de style.

Je fus aussitôt profondément humilié. Dans ces phrases, que la moderne nymphe Echo déroulait impitoyablement à mon oreille, je découvrais toutes sortes de défauts. Ma propre bouche me les dénonçait avec une sévérité inflexible. Le rythme oratoire, la musique des mots, le balancement des périodes m'avaient entraîné à des effets faciles dont je percevais maintenant la médiocrité. La machine parlante me jetait dédaigneusement ma rhétorique au visage.

Mon ami souriait de ma déconvenue qu'il avait, d'ailleurs, sournoisement escomptée. « Voilà, me dit-il, une petite expérience dont vous ne nierez pas l'intérêt littéraire. Vous vous trouvez dans les conditions exigées par Flaubert qui n'admettait pas que l'écrivain pût confier une phrase au papier avant de l'avoir soumise au « banc d'épreuve » de la déclamation. C'est ainsi qu'il équilibrait ses périodes en les faisant passer l'une après l'autre par ce qu'il appelait rondement son « gueuloir ». La science moderne nous a dotés d'un « gueuloir » mécanique. Que les écrivains aient la sagesse d'en tirer la même leçon et les mêmes profits que l'auteur de *Salammbô* ! »



Il est de mode de médire des conquêtes du machinisme dans le domaine des arts. Voici la première incursion de la mécanique dans le jardin clos de la littérature. Il convient de la prendre très au sérieux, car, pour ma part, je la crois extrêmement bienfaisante. La machine à capter les paroles n'est pas sortie, jusqu'ici, officiellement du bureau des gens d'affaires, mais je suis persuadé qu'elle peut rendre d'autres services que d'assurer l'expédition rapide du courrier commercial. Elle doit plier le style de nos écrivains et de nos orateurs au rythme caractéristique de ce temps. Déjà, la carte pneumatique, le télégramme, le message et la communication téléphoniques ont commencé à nous imposer une certaine discipline : la machine parlante, élevée au rang de secrétaire particulière, doit achever cette évolution.

S'entendre parler et, si l'on peut dire, s'entendre écrire, quelle leçon ! Comme on découvre vite à l'audition le défaut de la cuirasse d'une phrase, comme on contrôle aisément la locution fêlée ou le mot qui sonne faux, comme on perçoit le verbalisme, le détail inutile, la surcharge et la redondance ! La technique « sténophonique » est, pour un écrivain consciencieux, une école de pureté, de loyauté et de scrupule littéraires. Songez aux services qu'elle rendrait à nos orateurs, à nos conférenciers, à nos hommes politiques, à nos tribuns ou à nos ministres s'ils osaient composer ainsi leurs discours en face d'un diaphragme et les entendre avant de leur donner la volée !

Réfléchissez à tout ce qu'un petit appareil de ce genre peut apporter de nouveau dans notre civilisation et dites-moi si, en adoptant cette machine-outil qui a la forme d'un « tour », — un tour destiné à dégrossir, à arrondir, à centrer et à polir le style, — l'intellectuel d'aujourd'hui n'attachera pas à sa personne un excellent professeur de maintien qui lui enseignera automatiquement une plus grande élégance et une plus grande honnêteté de forme et de pensée ?

Le Semainier.



NOTRE NOUVEAU ROMAN

« MADEMOISELLE DE MILLY »

par Albéric Cahuet

Après avoir donné, l'an dernier, dans notre supplément littéraire, la véritable histoire des *Amants du Lac*, nous sommes heureux d'y publier aujourd'hui, sous ce titre : *Mademoiselle de Milly*, la véritable histoire de « Jocelyn ». Ces deux récits documentaires se compléteront l'un l'autre, la seconde de ces révélations étant sans doute moins attendue encore que la première.

Tandis, en effet, que l'héroïne du roman de *Raphaël*, Julie, a depuis longtemps été identifiée et située dans sa vérité passionnelle, le personnage réel dont Lamartine a fait Laurence dans son roman de *Jocelyn* était, jusqu'à ce jour, demeuré dans l'ombre. Le mystère cesse aujourd'hui.

Après de longues recherches fructueuses, un érudit mâconnais, M. Alfred Testot-Ferry, lié par des alliances ou des traditions d'amitié à la fois à la famille de Pierreclau et à la famille de Lamartine, a pu découvrir et grouper des documents qui réalisent d'une façon indiscutable l'identification des personnages du roman lyrique de *Jocelyn* avec leurs modèles de la réalité. Le travail de M. Testot-Ferry est, ce jour même, présenté en son état documentaire dans la *Revue Bleue* par Albéric Cahuet qui, d'autre part, a réalisé la saisissante reconstitution romanesque dont le public de *L'Illustration* aura la primeur dans le numéro d'aujourd'hui et dans le numéro prochain.

La publication, en 1836, du roman de *Jocelyn*, dont le retentissement devait être si considérable, s'était heurtée à de vives résistances familiales. L'entourage de Lamartine avait tout fait pour détourner le poète de raconter au public, sous le voile transparent d'une fiction, une aventure où se trouvaient mêlés un prêtre et une jeune fille d'une noble maison du Mâconnais. Ce fut pis encore lorsque, treize ans plus tard, Lamartine publia ses *Confidences* dont un chapitre était consacré à la vie romanesque de l'abbé Dumont. Toutes les curiosités de la région mâconnaise se dirigèrent alors vers le château de Pierreclau et ce fragment (publié par M. Testot-Ferry) d'une lettre de la comtesse Benoît de Pierreclau, veuve du frère aîné de la jeune fille qui fut Laurence, témoigne que les investigations locales ne s'étaient point trompées :

« *M. de Lamartine a publié, dans je ne sais quelles confidences au public, une déplorable aventure arrivée à l'une de mes belles-sœurs avec l'abbé Dumont, modèle secret de Jocelyn.*

» *Dans cet affreux malheur, dissimulé, étouffé par les honnêtes gens, cette infortunée jeune personne était bien moins coupable que victime de la perte d'une digne mère, enlevée à ses enfants par les tempêtes de 1793, et de l'imprudence d'un père inconsidéré.*

» *Un outrage aussi sanglant à une famille dont il se disait l'ami, aussi inutile à sa gloire littéraire, m'a fait sentir encore plus vivement le bonheur de n'avoir point de fils qui perpétuât cette triste race... Je n'aurais pas souffert qu'une injure aussi lâchement atroce fût supportée par un neveu sans en demander raison.*

» *Quant au descendant de ces personnages... M. de Lamartine l'a rencontré, dans une poétique vallée, couvert de dentelles et comblé de jouets d'ivoire, d'or et de corail. Je soupçonne qu'il le laisse dans l'ombre pour en faire un jour, à défaut d'autre inspiration, le héros de quelque confidence... Je puis du moins vous instruire du reste : Mlle de Pierreclau, dite en famille Mademoiselle de Milly, l'héroïne de l'abbé Dumont, mariée à M. Antoine Mongez, de Lyon, n'a pas eu d'autres enfants...* »

A lui seul, ce précieux document peut suffire à réaliser l'identification des deux personnages romanesques dont les signatures sont offertes à la curiosité de nos lecteurs graphologues par l'acte de baptême ici reproduit, où François Dumont et Marguerite Michon de Pierreclau figurent en qualité de parrain et de marraine, et que nous devons encore à la bonne grâce de M. Testot-Ferry.

Il était bien intéressant de montrer ce que fut, en sa vérité, l'aventure dont le poète a fait son roman de *Jocelyn* et qui s'annexe aux événements de la Révolution et de la Restauration dans la région mâconnaise. On y verra comment un poète transforme une réalité et combien aussi une réalité peut être plus poignante qu'une fiction.

Rappelons qu'une indication schématique de ce roman vécu avait déjà été donnée par Albéric Cahuet dans son article de septembre sur *le Château de Laurence et la Tombe de Jocelyn*. Dans le récit aujourd'hui publié par notre collaborateur ont été rectifiées certaines inexactitudes que des lacunes documentaires, maintenant comblées, avaient alors rendues inévitables.

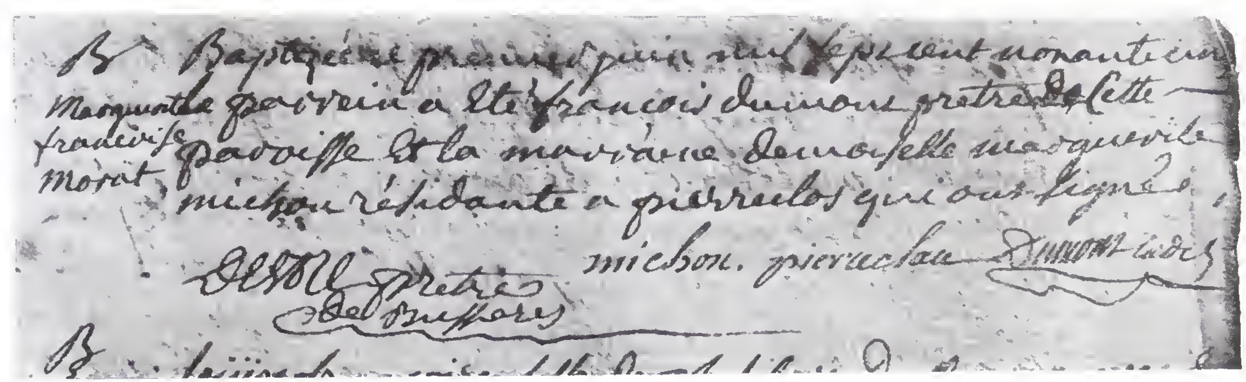
L'excellent dessinateur Jean Droit a illustré avec beaucoup d'émotion l'histoire de *Mademoiselle de Milly*.

LES THÉATRES

Le Trouble, au théâtre Femina, est la dernière pièce de M. Maurice Rostand. C'est aussi sa première pièce en prose. Mais elle reste d'un poète, par le ton du dialogue et par le romantisme même de son thème. Nous y retrouvons la vieille idée, toujours neuve, chère aux lyriques de tous les temps, qu'un grand et sincère amour porte en soi-même sa vertu, et qu'il est capable de régénérer les âmes les moins pures. C'est une âme de femme moderne, avilie et corrompue, que M. Maurice Rostand a choisie, si l'on peut dire, pour sujet d'expérience : non pas une courtisane, ce qui eût été banal, mais une femme mariée, cyniquement dévoyée par son mari lui-même. La peinture de cet étrange ménage est osée. Il s'agit, évidemment, d'un cas exceptionnel. Mais un certain monde, et même le monde tout court, en a connu des exemples. Jouet docile et complaisant d'un homme qu'au fond elle méprise, la triste héroïne rencontre, un jour, un cœur naïf et droit. Au lieu d'en faire sa dupe, elle se conquise par lui. Elle s'arrachera à ses turpitudes conjugales pour revivre une autre vie. Jamais adultère n'aura été plus moral. En abordant un genre assez différent de ses précédentes œuvres, M. Maurice Rostand a conservé les dons dramatiques qu'on apprécie en lui. L'art auquel il vise est toujours élevé : on doit lui savoir gré d'une noble ambition, qui devient de plus en plus rare chez les auteurs d'aujourd'hui. Mlle Sylvie, dont le tempérament s'accommode si bien de ces rôles tourmentés, au pathétique intérieur, M. Mauloy, à l'autorité éprouvée, M. de Guingand, d'une libre désinvolture, et M. Pierre Brasseur, avec sa fraîche juvénilité, sont les interprètes.

MM. Georges Berr et Louis Verneuil sont les auteurs les plus féconds de la saison. On les joue dans tous les théâtres, et voici qu'ils viennent de reprendre, à l'Athénée, une affiche qu'ils ont longtemps tenue. Il se pourrait bien que *Ma sœur et moi* connût, auprès du même public, la carrière de *Maître Bolbec*. Le sujet conviendrait aussi bien à une opérette ou à un vaudeville : et c'est une comédie légère, d'une fantaisie toujours aimable dans son improbabilité même. Voilà donc une princesse parée de beauté et de millions qui « distingue » un pauvre petit professeur provincial et timide, venu ranger sa bibliothèque. Comme elle sait bien qu'il ne s'enhardira jamais à lever les yeux jusqu'à elle, elle feint d'avoir une sœur, qui a assez mal tourné pour devenir vendeuse chez un cordonnier de Nancy. Elle lui donne son adresse, avec un message, et c'est elle-même, naturellement, qui court, d'une traite d'Hispano, prendre, dans la boutique, la place de la sœur supposée. De professeur à vendeuse, il n'y aura plus de distances... Peu importe comment s'arrange le conte bleu, ou plutôt comment les auteurs s'arrangent pour éviter, au dénouement, une mésalliance par trop invraisemblable L'essentiel est qu'ils nous aient divertis jusqu'au bout : Mmes Madeleine Soria, Marcelle Monthyl, Yvonne Hébert, MM. Lucien Rozenberg, Arnaudy, Pierre Stéphen, Roger Tréville les y aident de leur mieux.

Au nouveau spectacle du Grand-Guignol, *le Poignard malais* est un drame de M. Jean Aragny, tiré d'une nouvelle de M. Tristan Bernard. Cette indication d'origine devait nous mettre en méfiance. Il s'agit d'un père et d'une mère qui croient découvrir que leur fils a commis un assassinat. Epouvantés, ils s'efforcent de ne pas trahir le coupable, jusqu'à ce qu'ils apprennent qu'ils étaient les seuls à sus-


parrein a été françois dumont prêtre de cette paroisse et la marraine demoiselle marguerite michon résidante a pierreclos qui ont signé
michon, pierreclau Dumont cadet

Les signatures de Jocelyn et de Laurence. — Dernières lignes d'un acte de baptême où furent parrain et marraine l'abbé François Dumont (Jocelyn), signant Dumont cadet, et Marguerite Michon de Pierreclau (Laurence).



La pêche au cordeau sur les bords de l'océan : le lancement à la perche ; à droite, une seconde personne maintient la ligne dont elle assure le déroulement convenable.

pecter un innocent. Un autre drame, *les Nuits du bagne*, de M. Charles Foley, moins original de facture, permet du moins à MM. Paulais et Gouget d'esquisser de sinistres figures et à Mlle Maxa de beaux mouvements de révolte. *Les Oreillons*, de M. Alfred Machard, mêlent agréablement les enfants à une anecdote sentimentale. Enfin, *la Délaissée*, un acte gai de M. Max Maurey, a retrouvé son succès d'antan.

R. de B.

CHIENS DE GUERRE

Nos amis les chiens ont été largement utilisés pendant la guerre, mais, depuis, toutes ces braves bêtes ont été démobilisées et rendues, dès 1919, à la « vie civile ».

En Allemagne, au contraire, comme l'atteste le document ci-dessous, on poursuit méthodiquement le recrutement et l'instruction de ces animaux. On s'efforce de les rendre plus aptes à leur rôle. On a surtout tenté de développer leurs qualités de messagers et de suiveurs de piste.

Poussant au suprême degré l'art d'organiser et de prévoir jusque dans les plus infimes détails, on a fabriqué, pour ces mobilisés à quatre pattes, des masques à gaz qu'on les entraîne à porter et à garder au cours des manœuvres. Et si, d'abord, le spectacle de ces hommes casqués et masqués et de ces bêtes affublées du classique masque en forme de groin peut prêter à sourire, il s'en dégage, à la réflexion, une douloureuse mélancolie...



L'entraînement des chiens de guerre en Allemagne — *Phot. Wide World*

UNE PÊCHE ATHLÉTIQUE SUR LA COTE D'ARGENT

On étonnerait bien des gens en leur affirmant qu'on peut prendre à la ligne des poissons, et de très beaux poissons, tout au bord de la mer, non pas du haut des rochers qui surplombent des gouffres, mais sur des plages de sable, dans les premières vagues qui déferlent. Le fait est pourtant des plus exacts.

Il est vrai qu'il s'agit ici d'une pêche très particulière et d'une des rares régions du monde où, à notre connaissance, elle se pratique de cette façon : le golfe de Gascogne, sur le littoral de la Côte d'Argent, qui comprend. de l'embouchure de la Gironde à celle de la Bidassoa, les rivages girondin, landais et basque.

Cette pêche au cordeau est connue en Gironde, notamment dans les parages du cap Ferret si pittoresquement situé entre le bassin d'Arcachon et l'océan ; mais c'est surtout sur la Côte d'Argent landaise qu'elle est pratiquée à partir de Biscarrosse, à Mimizan (l'antique Segosa romaine), à Contis, à Moliets-Plage, embouchure du fameux courant d'Huchet. célèbre depuis la visite qu'y firent, en 1912, Rosny jeune, Paul Margueritte, Gabriele d'Annunzio, Charles Derennes et quelques autres hommes de lettres, visite dont parla à l'époque *L'Illustration* ; et surtout, plus au sud, à Hossegor et à Cap-Breton.

Le cordeau se compose d'un long fil tressé à plusieurs brins, d'une centaine de mètres, qui doit être à la fois très solide et très léger, ce qui exige une fabrication extrêmement soignée. Le bas de ligne beaucoup plus fort, généralement tressé lui aussi, en fils et crins, est long de deux à trois mètres. Il est terminé par un plomb-grappin de forme spéciale pesant environ 400 grammes.

Trois ou quatre hameçons sont fixés à ce bas de ligne et doivent avoir naturellement des dimensions variables, selon le poisson que l'on veut pêcher. Un pêcheur habitué utilise de préférence trois ou quatre cordeaux à la fois, ce qui demande une grande activité.

Le lancement se fait assez souvent comme pour la fronde, en moulinet, au-dessus de la tête, mais il réclame agilité et grande prudence à cause des hameçons. Le moyen classique qui exige encore plus de pratique, mais qui est le meilleur, selon nous, c'est le lancement à la perche, comme on peut le voir sur une des photographies ci-jointes, représentant un jeune pêcheur, l'un des meilleurs amateurs de la Côte d'Argent. Le bas de ligne pend au-dessous de la fourche de la perche, le pêcheur faisant face au nord et ayant la mer à sa gauche. Il maintient le fil de la main gauche contre la perche et, de la main droite placée plus bas, il provoque un long balancement vers le flot, au moyen du plomb, pour lâcher le fil de sa main gauche au moment opportun.

Ce lancement exige une assez longue pratique et un geste en souplesse, qui s'apparentent à ceux des sports les plus athlétiques, ainsi qu'on peut le voir sur l'autre photographie, cependant que, souvent, un aide soulève délicatement le fil lové sur le sable afin d'amoindrir le plus possible la résistance. Les bons pêcheurs peuvent ainsi lancer le cordeau jusqu'à 80 mètres. On a même dépassé ce chiffre ; mais point n'est besoin, en général, de lancer si loin.

Il faut aussi une réelle connaissance des fonds du rivage, des saisons et même des heures. Il y a, de plus, la délicate question des appâts (vers de sable qu'on trouve, assez difficilement d'ailleurs, sur les lieux mêmes, ou vers et « couteaux » d'Arcachon, d'Hossegor et de Saint-Jean-de-Luz). Il y a, enfin, ce qu'on pourrait appeler la science de la touche, car il ne faut pas confondre la morsure d'un poisson avec les heurts incessants provoqués sur la ligne par le choc des vagues. Les novices s'y trompent fréquemment.

Toutes ces difficultés sont heureusement compensées par la qualité des captures que l'on fait dans ce cadre grandiose des vastes plages sableuses de la Côte d'Argent.

Les poissons que l'on prend le plus souvent au cordeau et qui sont tous excellents sont : la sole, le turbot, la « verrue », très beau poisson et délicieux, pesant parfois plus d'une livre (l'ombrine des naturalistes, famille des sciénoïdes), dont les Romains étaient fort friands, qu'on trouve rarement sur les marchés des villes, les chalutiers ne le pêchant guère ; le « maigre » ou « maigrot » (le pagre des naturalistes, famille des sparoïdes), bel animal à reflets d'argent, d'un poids plus fort, en général, que celui du précédent. On peut pêcher aussi, mais plus rarement, des muges, des louvines (bars), des dorades et même des rougets.



La perche et le bout du cordeau avec ses hameçons et son plomb-grappin.

Il n'est pas rare de voir un bon pêcheur prendre, dans une séance de trois heures, une douzaine de ces pièces, d'un poids moyen d'une livre. On en a vu dépasser de beaucoup ce nombre et ce poids. Le record appartient à un professionnel d'Hossegor, M. Cotis, qui a capturé un « maigre » de 34 livres sur le rivage de ce beau site évoqué récemment encore par M. Henri-Robert, dans la péroraison de son discours à l'Académie française, lors de la réception de M. Abel Hermant, hôte assidu de ces lieux.

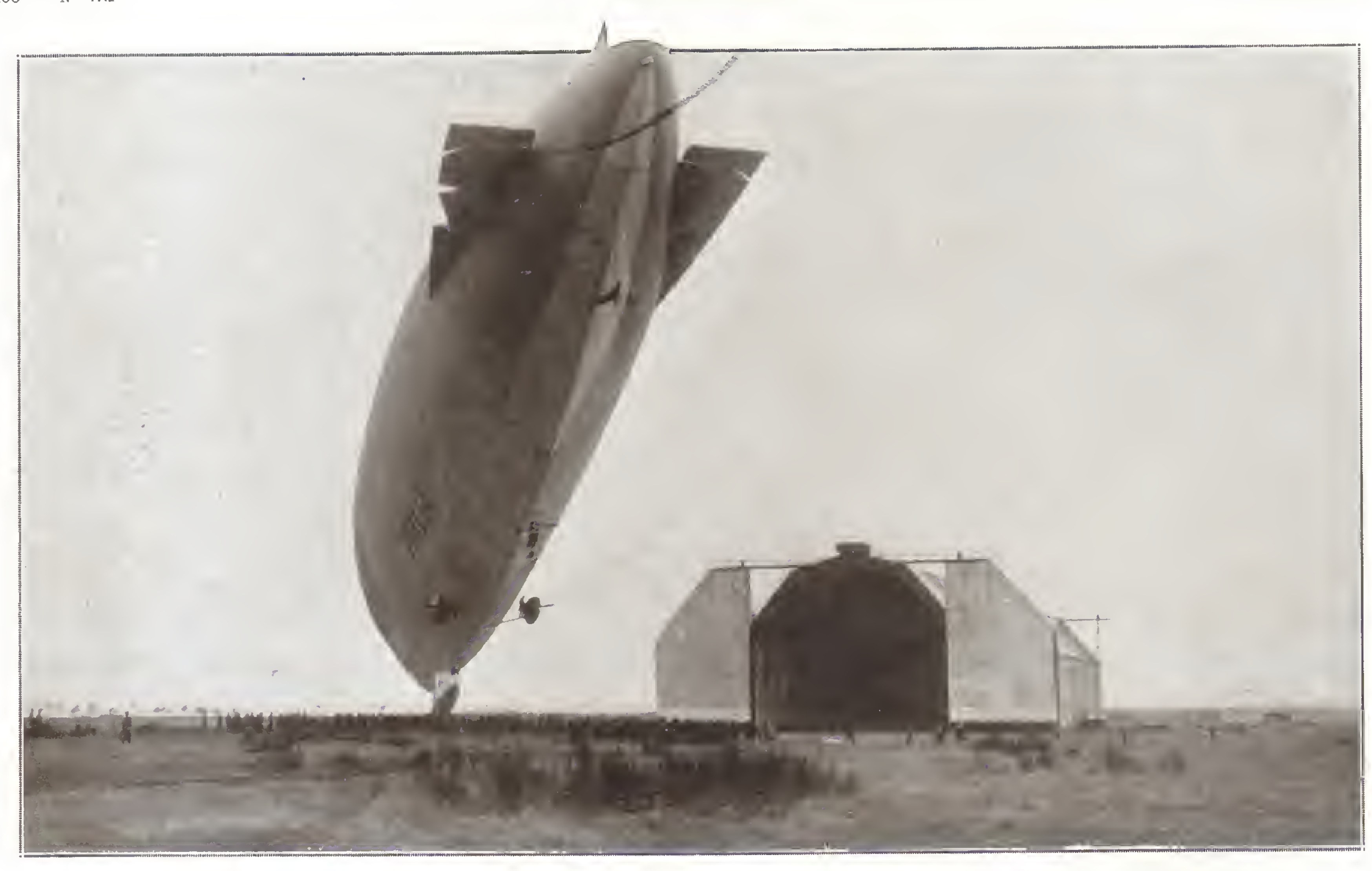
Maurice Martin.

LA COUPE DE LA DRAC

Nous avons, l'an dernier (*L'Illustration* du 30 avril 1927), rapporté longuement les phases d'un original et attachant concours d'éloquence organisé, entre les collèges catholiques de France, par la Ligue du Droit des Religieux Anciens Combattants.

Cette année, sur les 28 candidats sélectionnés déjà par les éliminatoires des centres provinciaux, la demi-finale qui a eu lieu le 14 avril avait retenu 6 champions.

Au tournoi, qui eut lieu dimanche dans la salle des fêtes de l'Institut catholique de Paris, MM. Jacques Barbier, collège de N.-D. de Mont-Roland (Dôle) ; Jean Bocquet, collège de Marcq-en-Barœul (Lille) et Camille Granier, école Saint-Benoît, Ardouane (Montpellier), conquirent les trois prix attribués à l'épreuve.



L'atterrissage de l'*Italia* à Seddin, pres de Stolp (Poméranie) : le dirigeable pointant vers la terre près d'un hangar de zeppelins.

Le général Nobile apparaît sur le seuil de la cabine de l'*Italia* avec la petite chienne mascotte de l'expédition.

LA PREMIÈRE ÉTAPE DE L' « ITALIA » VERS LE POLE

Nous avons commenté, dans le précédent numéro, les derniers préparatifs de l'expédition polaire organisée, en Italie, par le général Nobile. Entre temps l'*Italia*, le dirigeable avec lequel va s'accomplir le voyage, appareillait et, après trente heures de navigation presque tragiques, au milieu des éléments déchaînés, réussissait à atterrir, le 16 avril au matin, à Seddin, près de Stolp, en Poméranie.

Durant la plus grande partie du trajet, en effet, l'*Italia* se débattit parmi de rudes tempêtes de neige et de grêle. Désorienté il dut, pour se diriger, faire appel à plusieurs reprises aux postes de T. S. F. tchèques et allemands, en particulier à l'observatoire de Lindenberg. Pris dans la tempête et craignant de perdre l'*Italia*, le général Nobile avait un instant songé à revenir sur ses pas et à rentrer à Milan. La station de Lindenberg, à laquelle il demanda des renseignements, sachant qu'une fois la chaîne des monts des Géants de Silésie franchie le dirigeable trouverait, jusqu'à la Baltique, une zone de calme, engagea le chef de l'expédition à poursuivre sa route n obliquant légèrement vers lenord-ouest. Quelques heures plus tard, on signalait l'aéronef au-dessus d'Oppeln, en Haute-Silésie, puis sur Poznan, capitale de la Posnasie polonaise, se dirigeant à faible vitesse vers les côtes de la Baltique, où il arrivait à 7 h. 45.

Il fallut alors atterrir. Mais le plan de stabilisation latéral de gauche était en partie arraché et l'un des moteurs se trouvait en panne. L'*Italia* évoluait à ce moment au-dessus de l'aérodrome de Seddin, près de Stolp. Après trois quarts d'heure de manœuvre, le dirigeable s'approcha du sol et des câbles d'amarrage furent jetés aux 200 soldats d'un régiment de cavalerie de Reichswehr. L'aéronef fut ensuite tiré dans le hangar, jadis construit pour les zeppelins et qui mesure 180 mètres de longueur sur 25 mètres de largeur.

On a commencé à réparer le dirigeable, mais on estime qu'il ne pourra pas reprendre son voyage avant une quinzaine de jours.



L'aéronef tiré doucement vers le hangar.

Photographies A. B. C. et Oschatz.

APPARTEMENT A LOUER, par Henriot.



— Depuis un an, je cherche en vain un appartement... Menacé d'expulsion, j'ai épuisé tous les délais.

... Le commissaire de police m'a accordé quinze jours... après quoi, mes meubles dans la rue...

— Tu n'es qu'un imbécile... J'étais dans le même cas que toi et j'ai trouvé un logis délicieux...

— Combien de pièces?
— Huit, au soleil. Pas de concierge, pas de téléphone, pas d'ascenseur : d'ailleurs, j'habite au premier...

... De mes fenêtres, une vue charmante sur la campagne : elle embaume au printemps.

... Un petit jardin, grand comme la main, mais suffisant à mon plaisir : tout le bonheur que le pied n'atteint pas n'est qu'un rêve.









— Et le quartier ?
— Paisible : des voisins agréables, pas de bruit dans la rue, ni tramways, ni autobus...

— Cher, le loyer ?
— Pour rien... 1.800 francs par an.
— Tu te moques de moi ?

— Pas le moins du monde : j'ai le premier de l'immeuble, le second est à louer 1.500.
Il n'y a qu'un inconvénient...

— Mon voisin élève des cailles. Il n'y a rien de plus ennuyeux que la caille...
Elle chante du matin au soir : pé-té-det..., pé-té-det...

... C'est fort ennuyeux quand on en a.
— De quoi ?
— Des dettes.

— Tu es idiot... Enfin où est-il, ton appartement, que j'y coure ?
— Il est dans une maison riante au flanc d'un coteau, dans le voisinage de Saint-Flour (Cantal).

Le Directeur : RENÉ BASCHET. — Imp. de *L'Illustration*, 13, rue Saint-Georges, Paris (9e). — L'Imprimeur-Gérant : TH. HUCK.

Vos Enfants étoiles de cinéma !

Mamans, imaginez quelle sera votre joie de voir sur votre écran, chez vous, filmées par vous, des scènes animées dont Bébé ou vos enfants auront été les acteurs. Vous suivrez leurs galopades sur la plage lors des vacances, Bébé jouant avec son ours ou faisant l'ascension ardue..... du perron ; vous pourrez même le voir se jetant dans vos bras.

Ciné-"Kodak"

Dans tout bon magasin d'articles photo, on se fera un plaisir de vous montrer cet appareil qui n'est pas un jouet : c'est un "Kodak", aussi simple, aussi léger et portatif que tous les "Kodaks" ; pas de pied, pas de manivelle à tourner, pas de mise au point : il se remonte comme une horloge. Vous n'avez qu'à viser et à presser un ressort... Kodak fait le reste. Vous figurez dans vos films sans l'aide de qui que ce soit.

Dans tout bon magasin d'articles photo, on vous fera aussi admirer, sur un écran, comme celui que vous pourrez avoir dans votre "home", des films d'une luminosité et d'une fixité remarquables, projetés par le "Kodascope". Les scènes animées qui défileront ainsi devant vous seront semblables à celles que vous obtiendrez vous-même sans apprentissage, avec la plus grande aisance et avec un succès immédiat et constant.

Baisse de prix sur le Ciné-"Kodak"

Ciné-"Kodak", mod. B. avec obj. F. 6,5.	Fr. :	2.650
"Kodascope", mod. C., 110 volts, 100 watts.	—	2.220
Bobine Ciné-"Kodak" de 30 m. 50 : Prix d'achat de la bobine, développement, inversion, traitement complet du film, frais de retour, le tout pour................	—	173
"Kodagraph", prêt à être projeté........	—	173

Le Ciné-"Kodak,", modèle B.

Appareil automatique de prise de vues cinématographiques 10 × 7,5 m/m sur film spécial ininflammable de 16 m/m de largeur. Du volume d'un "Kodak", il pèse 1980 gr. vide. L'appareil est instantanément prêt et il se charge en plein jour. La mise en marche s'effectue par un déclencheur. Il est livré avec objectif spécial F. 6,5, F. 3,5 ou F. 1,9.

Le "Kodascope", modèle C.

Projecteur pour les films du Ciné-"Kodak" modèle B. Il est d'un volume réduit et d'un emploi aussi facile. L'éclairage et la force sont fournis par un petit moteur qui se branche sur courant continu ou alternatif entre 125 et 105 volts. On peut faire fonctionner le "Kodascope", modèle C., à la main.



La Cinémathèque "Kodascope".

En dehors de la projection de vos propres films vous pouvez louer à la Cinémathèque "Kodascope" les grands succès de l'écran : comédies, drames, voyages, dessins animés, etc..., et faire jouer chez vous de grandes vedettes comme Charlie Chaplin, Constance Talmadge, Tom Mix, Rudolph Valentino et bien d'autres.

Les "Kodagraphs".

Vous pouvez même acquérir des films (des "Kodagraphs") qui renferment ce qu'il y a de principal et de plus digne d'attention dans les plus intéressants et les plus amusants films des grands cinémas. Chaque "Kodagraph" est un film complet par lui-même d'environ 30 mètres de longueur et d'une durée de projection de 4 minutes.

depuis trente ans bientôt...



1607 Maréchal d'Estrées
1757 Frère Gérôme Maubec

..les Pères Chartreux
ont emporté leur secret à Tarragone

leur seule et véritable liqueur ?
en France : "Une Tarragone"

V.

Il y a plus de cinquante ans

LA MODE DE LA BARBE

(Dessins de Stop parus dans L'Illustration du 8 janvier 1853.)

En 1853, « du côté de la barbe était la toute-puissance ». Mais il y avait barbe et barbe : *L'Illustration* nous montrait les différentes formes qu'elle adoptait.

« Dis-moi comment tu portes la barbe, et je te dirai qui tu es ! »

Aujourd'hui, tout jeune homme qui se respecte se contente d'un point et virgule sous le nez et se présente complètement imberbe : voici les élégances de 1853 :



— Je crois que ça pousse. Jeune dame.



Pose les saints et généralement tous les vieillards vénérables. Il faut qu'il peigne ! Il n'a pas le temps de se peigner

HENRIOT.

MOUVEMENT MARITIME

DÉPARTS DE PAQUEBOTS

NORD-AMÉRIQUE. — *Ile-de-France* (C. G. T.), 2 janvier, du Havre pour New-York. — *Mauretania* (C. L.), 2 janvier, de Cherbourg pour New-York. — *Majestic* (W. S. L.), 9 janvier, de Cherbourg pour New-York.

CENTRE-AMÉRIQUE. — *Flandre* (C. G. T.), 3 janvier, de Bordeaux pour Pointe-à-Pitre, Basse-Terre, Fort-de-France, Trinidad, Carupano, la Guayra, Curaçao, Puerto-Colombia, Cristobal.

SUD-AMÉRIQUE. — *Lipari* (C. R.), 9 janvier, de Bordeaux pour la Corogne, Porto-Leixoes, Lisbonne, Dakar, Pernambuco, Bahia, Rio de Janeiro, Santos, Montevideo, Buenos-Aires. *Mendoza* (S. G. T. M.), 10 janvier, de Marseille pour Valence, Alméria, Dakar, Rio de Janeiro, Santos, Montevideo, Buenos-Aires.

COTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE. — *Touareg* (C. F.), 31 décembre, de Marseille pour Dakar, Conakry, Tabou, Grand-Bassam, Accra, Lomé, Cotonou, Duala. — *Médie-II* (C. P.), 2 janvier, de Marseille pour Tanger, Casablanca, Dakar. — *Brazza* (C. R.), 8 janvier, de Bordeaux pour Dakar, Conakry, Tabou, Grand-Bassam, Lomé, Cotonou, Souellaba-Duala, Libreville, Port-Gentil, Pointe-Noire, Banane, Boma, Matadi.

LEVANT. — *Angkor* (M. M.), 1er janvier, de Marseille pour Alexandrie, Jaffa, Beyrouth, Alexandrette, Smyrne, Contantinople, le Pirée, Naples. — *Pierre-Loti* (M. M.), 8 janvier, de Marseille pour Naples, le Pirée, Contantinople, Smyrne, Rhodes, Larnaca, Alexandrette, Beyrouth, Jaffa, Alexandrie.

OCÉAN INDIEN. — *Explorateur-Grandidier* (M. M.), 3 janvier, de Marseille pour Port-Saïd, Suez, Djibouti, Aden, Mombasa, Zanzibar, Mutsamudu, Majunga, Nossi-Bé, Diégo-Suarez, Tamatave, la Réunion, Maurice et, au retour, Mayotte, Dar-es-Salam.

INDOCHINE. — *Amboise* (M. M.), 2 janvier, de Marseille pour Port-Saïd, Suez, Djibouti, Colombo, Pondichéry, Madras, Singapour, Saïgon, Tourane, Haïphong.

EXTRÊME-ORIENT. — *Macedonia* (P. O.), 4 janvier, de Marseille pour Port-Saïd, Singapour, Hong-Kong, Changhaï, Kobé, Yokohama. — *Paul-Lecat* (M. M.), 11 janvier, de Marseille pour Port-Saïd, Djibouti, Aden, Colombo, Singapour, Saïgon, Hong-Kong, Changhaï, Kobé, Yokohama.

OCÉANIE. — *Chitral* (P. O.), 3 janvier, de Marseille pour Colombo, Fremantle, Adélaïde, Melbourne, Sydney.

CHEMINS DE FER

P.-L.-M. — *De Paris à Gap et Digne.*

La mise en marche quotidienne, entre Grenoble et Veynes, du train 2517 crée une relation rapide entre Paris, Gap et Digne.

Départ de Paris à 17 h. 28 (1re et 2e classes) ; à 14 h. 5 (en 3e classe), de Lyon-Perrache 0 h. 27. Arrivée à Grenoble à 4 h. 30, Veynes, 8 h. 24, Gap, 9 h. 13, Digne, 12 h. 10.

Dans le sens du retour, ce train permet d'effectuer le voyage de Briançon et Gap à Paris dans la même journée. Il comporte des voitures de toutes classes de Briançon à Lyon, salons Pullman de 1re classe, voitures de 1re et 2e classes et wagon-restaurant de Lyon à Paris.

Départ de Briançon à 4 h. 50, Gap, 7 h. 20, Veynes, 8 h. 20, Grenoble, 12 h. 12. Arrivée à Lyon-Perrache à 14 h. 38, Paris, 22 h. 5.



Nous, femmes d'aujourd'hui, nous sommes plus heureuses que nos mères et grand'mères; être belle est chose facile et courante maintenant.

Une petite quantité d'Amor Skin avant le coucher et la peau devient et reste jeune, le teint velouté, rose et lisse, mieux que par l'illusion fugitive obtenue par les fards.

Amor Skin contient les éléments organiques naturels nécessaires au renouvellement et à la multiplication des cellules.

Hommes et femmes dans le monde entier ont confirmé le succès de son emploi et la femme avertie a baptisé Amor Skin "le sauveur de son teint".

Tous renseignements et brochures vous seront envoyés gratuitement sur simple demande adressée à Opoterapia, 15 Boul. de la Madeleine, Paris, 45 West 45th street, New York; 37 Friedrichsruher Strasse, Berlin-Grunewald.

EN VENTE DANS TOUS LES GRANDS MAGASINS, PARFUMEURS, COIFFEURS, INSTITUTS DE BEAUTÉ, ETC.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

La ligne : **36** francs.

S'adresser à MM. Goy, Pierrot et Cie, 23, quai de l'Horloge, Paris.

Vente au Palais, à Paris, le 29 décembre 1928, à 14 heures. En deux lots. *Avec faculté de réunion.* **Libres de location. — 1°**

CHATEAU DE BLÉNEAU (Yonne)

Contenance env. 9 hect. 7 a. 97 c. Mise à prix : 300.000 fr.

2° DOMAINE DES BRUNEAUX

Sis commune de **BLÉNEAU.**
Contenance environ : 108 hectares 12 ares 83 centiares.
Mise à prix............... 250.000 fr. ;
avec faculté reprendre cheptel mort ou vif à dire d'experts.

S'adresser : Me **A. Ribadeau-Dumas,** avoué à Paris, 47, rue Cambon ; Mes **Bossy** et **Champetier de Ribes,** notaires à Paris ; Me **Gauthier,** notaire à Saint-Fargeau (Yonne), et à M. **Thoumelin,** à Bléneau.

TRÈS Blle FERME, PRÈS YVETOT

48 hectares, dont 17 d'herbages, louée jusqu'à 1937. **A VENDRE A L'AMIABLE.** — *Prix très avantageux.* S'adresser : Me **Aubry,** notaire à Gisors (Eure).

Vente étude de Me **Georges Guérin,** notaire, 72, avenue de Fontainebleau, le Kremlin-Bicêtre (Seine), le mercredi 9 janvier, à 14 heures :

PETIT PAVILLON ET JARDIN sis à VILLEJUIF

(Seine), 11, rue Reulos, lieudit : **" Les Barmonts ".** Cont. 427 mètres environ. **Libre de location.** *Exempt de taxe 1re mutation.* Mise à prix : 10.000 fr. S'adresser à Mes **Guérin,** notaire, le Kremlin-Bicêtre ; **Hébert,** avoué à Paris.

Vente au Palais de Justice, à Paris, le samedi 5 janvier 1929, à 14 heures :

TERRAIN A GENNEVILLIERS

(Seine), lieudit " Grosse Pierre ". Contenance 5.977 mq.
Mise à prix.................... 375 000 fr.
S'adr. Mes **Durand, Labat,** avoués à Paris ; **Dubost** et **Sabot,** notaires à Paris.

Vente au Palais de Justice, à Paris, le mercredi 2 janvier 1929, à 14 heures :

GRANDE PROPRIÉTÉ sise à CHATENAY-MALABRY

66, rue de Chateaubriand. Cont. 12.620 m. env. **LIBRE.**
Mise à prix.................... 315.000 fr.
S'adresser à Mes **Nouel,** avoué à Paris, 46, rue de Londres, et **Bidaut,** notaire à Sceaux.

Etude de Me **René Gomart,** notaire à Rouen, 24, rue Thiers. — Adjudication, étude de Me **Gomart,** le 16 janvier 1929, à 15 heures,

GRAND TERRAIN INDUSTRIEL A ROUEN 64, rue Lafayette.

avec sortie sur la rue des Fossés-Saint-Yves. Ce terrain est édifié d'un grand hangar couvert en ardoises et d'une construction légère, à usage de bureau. Contenance : 1.250 mètres environ.

Jouissance réelle immédiate.
Faculté de traiter de gré à gré avant l'adjudication.

S'adresser pour visiter, sur place, les lundi, mercredi et vendredi, de 2 h. à 5 heures, et, pour tous renseignements et traiter, à Me **Gomart,** notaire.

Vente au Palais de Justice, à Paris, le samedi 12 janvier 1929, à 14 heures :

PROPRIÉTÉ à Paris (16e [illegible]), RUE DECAMPS [illegible]

Contenance : 214 mètres environ. Revenu brut : 5.000 fr.
Mise à prix.......................... 100.000 fr.
S'adresser à Me **Louis Barbier,** avoué, 43, rue de Lille, et à Me **Bethout,** avoué, 48, rue de Clichy, à Paris.





L'INUTILE BEAUTÉ par Henriot.





Ma femme est une sainte et digne épouse, bien qu'elle ne soit plus de la première fraîcheur.

Elle cherche à réparer, par les artifices de la toilette, l'irréparable outrage des ans et sa coquetterie est sans bornes.

C'est ainsi qu'hier, au moment où elle allait sortir, je la vis parée d'un chapeau neuf et d'un manteau de fourrure dont je n'ose pas vous dire le prix.

— Où allez-vous, Gabrielle, faire des visites ?
— Mais non... un tour dans les grands magasins, me promener...

Alors j'ai eu une idée, et sortant deux minutes après elle, je me mis à la suivre, comme si c'était une inconnue beaucoup plus jeune.

Et à chaque passant qui venait de la croiser, je demandais poliment : « Avez-vous remarqué la toilette de cette dame ? »







Invariablement, les personnes interviewées ainsi me répondaient : « Non ! » ; d'autres m'envoyaient à la balançoire...

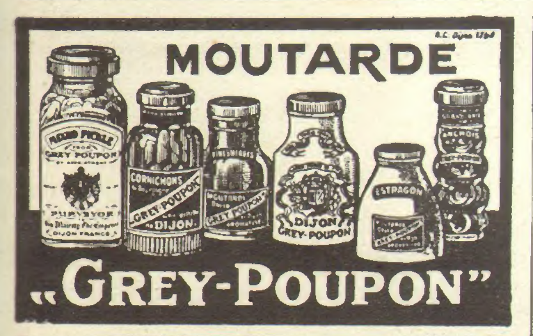
— Monsieur, avez-vous vu madame?
— Passez votre chemin, espèce d'idiot.
— Et vous, monsieur ?
— Je ne regarde plus les dames, surtout si elles ne sont pas jolies...

— Non, non... je ne fais attention qu'aux voitures...

Bref, sur cinquante personnes questionnées, aucune n'avait prêté la moindre attention à la toilette de Gabrielle.

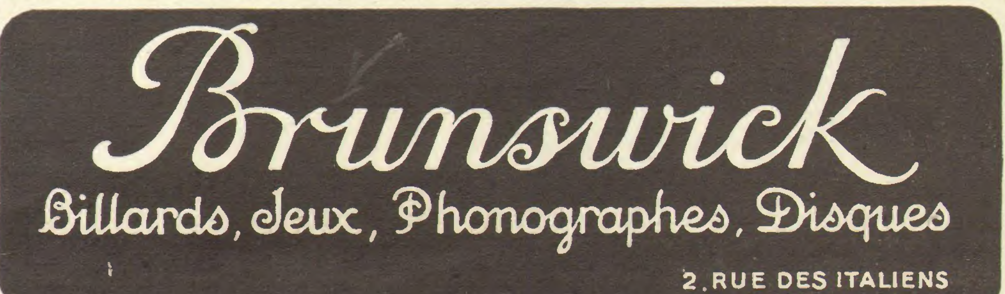
— Tu as fait ton petit effet ? demandai-je à Gabrielle à sa rentrée.
— Un effet énorme.

— Eh bien, lui dis-je, si tu veux te faire remarquer, je te conseille de sortir la prochaine fois toute nue.
A quoi, Gabrielle a répondu en me toisant : « Espèce d'imbécile. »



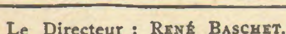












Le Directeur : RENÉ BASCHET. Imp. de L'Illustration, 13, rue Saint-Georges, Paris (9e). — L'Imprimeur-Gérant : TH. HUCK.

